Zeitschrift: Genava : revue d'histoire de l'art et d'archéologie

Herausgeber: Musée d'art et d'histoire de Genève

Band: 27 (1979)

Artikel: James Pradier et ses amis genevois les Marin : lettres, dessins et documents inédits

Autor: Siler, Douglas

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-728577

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 03.10.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

James Pradier et ses amis genevois les Marin : Lettres, dessins et documents inédits

par Douglas SILER

INTRODUCTION

1. *James Pradier et Genève.* Si presque toute son activité artistique s'est déployée à Paris (il y fréquente, dès 1808, avant son dix-huitième anniversaire, la salle du modèle vivant à l'Ecole des beaux-arts [1]), James Pradier n'en a pas moins conservé de solides attaches avec sa patrie. Des liens amicaux et familiaux, maints projets de sculptures... et une passion exubérante pour la pêche aux écrevisses l'incitent souvent à regagner les bords du Léman. «Tous les ans on allait à Genève», se rappelait Louise d'Arcet, qu'il y mena en voyage de noces en 1833 [2]. Tantôt précipitées, tantôt détendues, ses visites durent quelques jours seulement ou se prolongent pendant deux ou trois mois [3].

Déjà au début de sa carrière Pradier s'est tourné vers la Suisse pour y implanter des produits de son art. Lauréat du Grand Prix de Rome en 1813, il expédie d'emblée à Genève son bas-relief du concours [4]. De la Villa Médicis deux ans plus tard il propose à la Société des Arts, contre remboursement du marbre, un *Orphée pleurant Eurydice* dont il vient d'achever le modèle [5]. Cette offre n'aura pas de suite, mais au moment où il fait voile sur Paris en 1819 la Société le nommera associé honoraire et exposera au Calabri les modèles des bustes de *Rousseau* et de *Charles Bonnet* qu'il va tailler dans le marbre pour l'Orangerie [6]. En 1825 cette même Société lui demandera un buste de *M.-A. Pictet*; avant d'y mettre la main il signe un buste du *Général Rath* commandé par les sœurs du général pour l'inauguration du nouveau musée (31 juillet 1826) [7].

Mais Pradier rêve d'une œuvre plus grandiose – d'une statue colossale de *Rousseau*! Dès 1823 il fait part de son projet à la Société des Arts, qui juge le moment «peu favorable» pour s'en occuper [8]. Pradier revient à la charge, on lance une souscription publique. La statue sera inaugurée, après bien des péripéties, au début de 1835.

Les Genevois devront patienter encore dix ans avant de pouvoir applaudir, sur la Promenade des Bastions, son monument d'*A.-P. de Candolle* [9]. Il s'applique entre-temps à les intéresser à d'autres projets: un monument à *Calvin*, une statue de *Guillaume Tell*, et, surtout, une fontaine monumentale pour laquelle il a modelé son très beau *Polyphème surprenant Acis et Galatée* (Rome 1841). Ce dernier projet lui tenait à cœur, et lors de son ultime séjour dans la ville en 1851 il regretta qu'on ne l'eût pas agréé [10]. Depuis quelques mois, cependant, à défaut d'une fontaine, le passant à Genève peut admirer, à l'extrémité nord de la plaine de Plainpalais, une reproduction en bronze de la jolie *Bacchante* qu'il acheva à la Villa Médicis (après son *Orphée pleurant Eurydice*) et qui lui valut, en 1819, une médaille d'or à son premier Salon [11].

A la liste des œuvres «suisses» réalisées par Pradier il faut joindre les bustes de *Saladin-de Budé*, de *Simonde de Sismondi* (1843) et du *Général Dufour* (1849), ainsi que les quatre médaillons du *Monument du général de La Harpe* à Rolle (1843). Peut-être en existe-t-il d'autres dont nous n'avons pas connaissance [12].

2. *La famille Marin.* Si ces travaux de Pradier témoignent de la permanence des rapports

qu'il a entretenus avec son pays, seule la lecture de sa correspondance peut donner de ceux-ci une idée vraiment adéquate. Nous préparons de cette correspondance une édition critique qui comportera plusieurs centaines de lettres. En attendant qu'elle paraisse nous avons trouvé intéressant d'en extraire, pour les présenter ici, vingt-cinq lettres inédites adressées par Pradier à Joseph et à Paul-Adolphe Marin, ses meilleurs amis genevois. La famille Marin habita durant tout le XIXe siècle au 29 de la rue du Rhône (ancien 173 rue «derrière le Rhône»), en face de l'île Rousseau et vis-à-vis l'Auberge de l'Ecu de France où Pradier est né. Pierre Marin, le père de Joseph, avait fondé à cette adresse un établissement de bains (les «Bains Marin») qu'il légua à ses fils en 1818 [13].

Né cinq ans après Pradier, le 18 février 1795, et baptisé, comme lui, au temple de la Madeleine, Joseph-François Marin fréquenta, en même temps que le futur sculpteur, l'école de dessin du Calabri administrée par la Société des Arts. Le registre de l'école donne les dates d'inscription: le 11 avril 1804 pour Pradier, le 21 janvier 1805 pour Joseph. Le frère cadet de Joseph, Paul (l'oncle de Paul-Adolphe), y figure également (29 janvier 1807), ainsi que le cadet des frères Pradier, Christian (23 avril 1804) [14]. Joseph et son épouse Julie (Julie Failletaz, dite Dunant, née à Genève en 1795 et morte à Vichy en 1874) ont connu plusieurs artistes et écrivains de la ville. Léonard Lugardon, Calame et Humbert louèrent des ateliers dans leur immeuble; Abraham Constantin (qui fut un grand ami de Charles-Simon Pradier) brossa le portrait de Joseph (fig. 1) et envoya à Mme Marin, en 1840, un bel exemplaire de ses *Idées italiennes* [15]; Henri-Frédéric Amiel, dont le père signa avec Jean-Aimé Bovy le testament de Pierre Marin, assista au mariage de leur fils aîné en 1854. Ils possédaient une collection de petits ouvrages par Pradier qu'Alphonse de Candolle exposa au salon de la Société des Arts quelques jours après la mort du sculpteur [16]. Joseph Marin est décédé à soixante-quatorze ans le 27 octobre 1869 dans sa maison de la rue du Rhône.

Le fils aîné de Joseph et Julie Marin, François-Maurice, dit Francis (14 juin 1821-21 janvier 1877), fut médecin et numismate. Une notice nécrologique publiée dans le *Journal de Genève* (23 janvier 1877) nous apprend qu'il était membre de la Société littéraire, président du comité de l'Œuvre de la crèche de Saint-Gervais et médecin du bataillon des sapeurs-pompiers. Conservateur du médailler de la ville, il prêta son concours au travail de classification des monnaies genevoises et possédait lui-même une importante collection. Son fils unique, Jules, est mort en 1877 à vingt-deux ans, quelques mois après lui.

Pradier ne semble guère avoir été très lié avec Francis; il avait pour son frère, par contre, comme les lettres qu'on va lire en attestent, une vive et cordiale sympathie. Né le 21 avril 1823, Paul-Adolphe Marin fit ses études de droit à Paris et son séjour dans la capitale fut certainement égayé par de fréquentes visites au salon ou à l'atelier du sculpteur. Il regagna Genève après avoir obtenu sa licence (14 septembre 1847 [17]), y décrocha un deuxième diplôme en janvier 1850 et se fit assermenter comme avocat-stagiaire. Elu suppléant au juge de paix de l'arrondissement de Genève en 1856, puis juge de paix de l'arrondissement du Petit-Saconnex en 1866, il conserva cette dernière fonction jusqu'au 25 mai 1872, date à laquelle le Grand Conseil lui préféra un autre candidat. Il semble n'avoir plus dès lors revêtu de charge publique et l'état de ses biens, dont on peut estimer l'importance par son testament, lui permettait désormais de vivre de ses revenus [18]. Il épousa en 1878 la veuve de son frère, Joséphine Souvairan (1831-1913). Mort le 2 juillet 1898, il légua l'immeuble de la rue du Rhône à l'Hospice général du canton de Genève. Parmi les autres légataires nommés dans son testament, John Pradier, le fils du sculpteur, y figure pour une somme importante [19].

3. *John Pradier et la famille Marin.* Peintre, compositeur et, de 1871 à 1882, fonctionnaire à la Comptabilité du ministère des Beaux-Arts, John Pradier (1836-1912) conserva avec les Marin des relations amicales longtemps après la mort de son père. Il passa d'ailleurs à Genève les quatre premières années de son mariage, de 1867 à 1871, et habita chez eux

au début de ce séjour. Son épouse, Lina Ackermann (Metz 1847-Paris 1930), se rappelait vivement, près de cinquante ans plus tard, comment elle avait fait leur connaissance. Voici son récit, rédigé en 1913:

«Nous descendons dans un hôtel de la rue du Rhône, Hôtel de l'Ecu [de France] tenu anciennement par les parents de James Pradier. John visite l'hôtel où il trouve aux portes des mansardes, des fusains drôlesques faits par Simon Pradier devenu plus tard le célèbre graveur. En face de cet hôtel se trouve, au 29 de la même rue, la maison Marin très connue par ses bains, les premiers créés à Genève – et d'où est venue la fortune de cette aimable famille intimement liée avec les Pradier. Nous rendons visite à Mme Joseph Marin, charmante vieille dame de soixante-douze ans qui nous accueille comme ses enfants, appelle John son "petit John". Son fils Paul, juge de paix, vient aussi; on nous offre un goûter à la genevoise et l'on nous invite à déjeuner pour le lendemain. M. Paul Marin nous accompagne, nous montons dans cette belle maison à cinq étages avec vue sur le Léman. Au 2e étage est l'appartement du docteur Francis Marin, que nous trouvons en compagnie de sa femme et de son jeune fils âgé de sept ans. Très gracieux accueil et invitation à dîner pour le jour suivant. Après une grande heure de causerie M. Paul nous conduit à l'île Rousseau, pour voir la statue de Jean-Jacques par Pradier; nous longeons les quais, traversons le pont du Mont-Blanc que l'on aperçoit dans l'immense lointain, nous faisons un tour au Jardin anglais, puis rentrons à 7 heures souper chez Maman Marin, qui ne veut plus nous laisser partir. Elle a fait prendre nos malles à l'hôtel et nous a installés chez elle dans la même chambre où trente-quatre ans plus tôt James Pradier et Mlle d'Arcet son épouse étaient venus passer leur lune de miel. Le mari de Mme Marin, Joseph, est un vieillard en enfance soigné par un domestique qui ne le quitte pas. [...] Après quinze jours d'hospitalité chez Mme Marin nous nous installons rue Bonivard [20]».

Pendant leur séjour à Genève, John et Lina rencontraient les Marin plusieurs fois par semaine. Lina les nomme une centaine de fois dans le calendrier-journal qu'elle tenait à l'époque [21]. Francis Marin fut le médecin accoucheur à la naissance de Francis et de Jules Pradier en 1869 et en 1871.

Après son retour à Paris, et pendant tout le temps qu'il a travaillé pour l'administration des Beaux-Arts, John Pradier a tenu un journal intime dont les pages nous fournissent un compte rendu détaillé de ses activités quotidiennes. Les quarante-cinq cahiers qui constituent ce journal appartiennent à la famille Pradier. On y trouve de nombreuses références aux Marin. Il nous a paru utile, pour compléter les renseignements qu'apportent les lettres de James Pradier, de présenter à la suite de celles-ci tous les passages du journal qui ont trait à la famille Marin. Nous y joignons aussi une lettre inédite de Paul Marin au sujet de la mort de Pradier. Les descendants du sculpteur ont bien voulu nous autoriser à reproduire ces documents, et nous les en remercions.

Nous indiquons après chaque lettre de Pradier le lieu de conservation de l'autographe. Quatorze des dix-huit lettres à Paul Marin furent copiées chez les Marin par Lina Ackermann, qui nota dans son journal à la date du 12 janvier 1868: «Visite aux Marin. Copie des lettres de Pradier père». Ces copies sont encore conservées par la famille Pradier. Parmi elles figurent deux lettres dont nous n'avons pas retrouvé les autographes. Nous reproduisons donc, pour ces deux lettres, les copies relevées par Lina (nos 5 et 17). Les autographes des douze autres lettres copiées par Lina furent acquis par la Bibliothèque publique et universitaire à la vente Drouot des 15, 16 et 17 juin 1932 (no 1039 de la collection Henri Fatio, catalogue Henri Darel). Dans ce même lot se trouvaient en outre les autographes de quatre lettres à Paul (dont un fragment de lettre) que Lina n'a pas copiées (nos 6, 8, 12 et 18) ainsi que l'autographe d'une lettre à Joseph Marin. Quant aux six autres lettres à Joseph, on en trouve une aux Archives d'Etat de Genève et cinq dans les archives de la famille Pradier. Celles-ci furent probablement rapportées de Genève par John Pradier car on lit dans le journal tenu par sa femme, à la date du 23 décembre 1869 (moins de deux mois après la mort de Joseph): «John sort et

rentre heureux [...]. La Maman Marin lui a donné neuf lettres de son père». Quatre des lettres données par Mme Marin ont disparu, à moins qu'elles n'aient rejoint après 1869 celles qui sont conservées à Genève.

Pour faciliter la lecture des lettres de Pradier, nous rectifions l'orthographe et la ponctuation, qui sont souvent fantaisistes. Les titres des œuvres du sculpteur sont imprimés en italique, même s'ils ne sont pas soulignés dans l'autographe. Un alinéa a été pratiqué au début de chaque paragraphe, bien que Pradier commence souvent ses paragraphes à la marge. Lorsque la date d'une lettre est déduite du cachet postal ou d'autres indices expliqués dans les notes, elle figure en tête de la lettre entre parenthèses crochets. Tout autre élément reconstitué par nous figure également entre parenthèses crochets; tout ce qui est raturé dans l'autographe est entouré de crochets obliques.

Le lieu de conservation des lettres citées dans les notes n'est pas indiqué; toutes ces lettres seront publiées dans notre édition de la *Correspondance* de Pradier.

[1] AN, AJ^52^ 4, jugement du concours des places pour le semestre d'été à la salle du modèle vivant, 29 mars 1808.

[2] Propos recueillis par John Pradier en janvier 1874, arch. famille Pradier. Ce mariage tempétueux se termina par une séparation légale le 3 janvier 1845 (voir DOUGLAS SILER, *Flaubert et Louise Pradier: le texte intégral des «Mémoires de Madame Ludovica»*, Paris, 1973).

[3] Nous en avons documenté une quinzaine: mars-juin 1819, juin 1823, 1825 (?), juin 1826, juin 1828, octobre 1829, avril-mai et juillet-août 1832, septembre 1833, janvier-février 1835, mars 1842, 1844 (?), août-octobre 1848, août-octobre 1849, 1851.

[4] *Néoptolème retenant Philoctète prêt à percer Ulysse de ses flèches*, MAH, inv. 1815-2b. La facture du transporteur Souplet, datée de Paris, 5 novembre 1813, est conservée aux archives de la Société des Arts (Corr. 1776-1825, f° 87).

[5] Arch. de la Villa Médicis, corr. Guillon-Lethière, «Etat des ouvrages des pensionnaires de l'Académie de France à Rome formant l'Exposition de l'année 1815», f° 423; arch. de la Société des Arts, copies des procès-verbaux, IV, 1799-1817, séances du 29 décembre 1815 et du 26 avril 1816. Cette œuvre est perdue.

[6] Arch. de la Société des Arts, copies des procès-verbaux, V, 1817-1844, séances du 19 janvier, du 10 février et des 8 et 22 juin 1819. Ces deux bustes, inaugurés respectivement en 1821 et en 1822, allèrent au Musée d'art et d'histoire lorsque l'Orangerie des Bastions fut démolie pour faire place au *Monument de la Réformation* (inv. 1825-28 et 1825-27).

[7] Arch. de la Société des Arts, *ibid.*, séance du 13 décembre 1825. Le buste de *Pictet*, signé et daté de 1825, appartient à la Société des Arts (Athénée, Salle des Abeilles). Le buste de *Rath*, signé et daté de 1825, est au Musée d'art et d'histoire (inv. 1846-16) qui en possède une réplique en marbre datée de 1851 (renseignement aimablement communiqué par M. Claude Lapaire, directeur du Musée d'art et d'histoire).

[8] Arch. de la Société des Arts, *ibid.*, séance du 10 février 1824.

[9] MAH, inv. 1910-89. Une réplique en bronze le remplace aux Bastions.

[10] Lettre de S. Cougnard aîné aux rédacteurs du *Journal de Genève* en date du 30 juin 1852 et publiée par ce journal le 3 juillet 1852. Cf. p. 126, note 5 ci-dessus.

[11] Cf. *CJP*, 3 et 5 novembre 1877, p. 126 ci-dessous. La statue du musée qui a été reproduite en bronze est une terre-cuite répertoriée sous le titre: *La Nymphe de la fontaine* (inv. 1913-4). M. Guillaume Garnier, dans son catalogue des œuvres de Pradier, a fait le rapprochement entre cette statue et la *Bacchante* du Musée de Rouen.

[12] Cf. p. 126, note 13 ci-dessous. Le buste du syndic *Saladin-de Budé* (1760-1822) se trouvait autrefois dans la maison de campagne du fils du syndic, sur le côteau de Pregny (J.-J. RIGAUD, *Renseignements sur les beaux-arts à Genève*, Genève, 1876, p. 356). Le buste de *Simonde de Sismondi* (1773-1842), signé et daté de 1843, est au Musée d'art et d'histoire (inv. 1896-17). Sur le buste du *Général Dufour* (1787-1875), voir p. 126, note 8. Pour un inventaire partiel des œuvres de Pradier conservées au Musée d'art et d'histoire, voir les catalogues établis par L. GIELLY, *Les Pradier du Musée de Genève*, dans: *Genava*, t. III, 1925, pp. 347-357, et *Les dessins de James Pradier au Musée de Genève*, dans: *Genava*, t. VII, 1929, pp. 242-250.

[13] Testament Pierre Marin, AEG, Jur. civ. AAq, n° 1, pp. 401-403.

[14] Arch. de la Société des Arts, Registre pour l'inscription des élèves de l'Ecole publique de dessin, années 1783-1826. Ce même registre indique que Joseph Marin fut admis dans la classe de Jean Jaquet le 21 septembre 1808 et que Christian Pradier fut admis dans celle de Vanière le 2 septembre 1807. A côté du nom de James Pradier on trouve la mention: «admis chez M. Vanière», sans indication de date. Nous n'y avons pas trouvé les noms des deux autres frères du sculpteur, Charles-Simon (1783-1847) et David (1788-?).

[15] Voir DANIELLE PLAN, *A. Constantin*, Genève, 1930, pp. 170-171 et pl. 23 et 24.

[16] Voir JULES CROSNIER, *La Société des Arts et ses collections*, Genève, 1910, pp. 241-242.

[17] AN, F^17^ 2361, Registre des licenciés de la Faculté de droit, 1836-1847.

[18] Nous remercions vivement M. W. Zurbuchen, archiviste d'Etat, de nous avoir communiqué ces renseignements sur la carrière genevoise de Paul Marin.

[19] Testament Paul Marin, AEG, Jur. civ. AAq, n° 19, pp. 285-286. Signalons qu'il n'y a aucun rapport entre Paul Marin et le capitaine Victor-Auguste-Marie-Dieudonné-Paul Marin (pseud. de U. N. Badaud), auteur d'un *Coup d'œil sur les œuvres de l'initiative privée de Genève*, [Paris, 1893]).

[20] Lettre de Lina Ackermann à son plus jeune fils, James Ludovic Carle, dit *Carlo* (Paris 1877-1936), en date du 21 janvier 1913, arch. famille Pradier (copie communiquée par Mme Liétart-Pradier). Détail piquant: Louise d'Arcet, dans les propos recueillis par John en 1874, affirme que ses parents à elle habitèrent aussi chez les Marin lors d'un voyage à Genève – neuf mois avant sa naissance! James Pradier connaissait les d'Arcet déjà à l'époque de ses premières études à Paris et, par conséquent, plusieurs années avant la naissance de sa future épouse (12 mai 1814).

[21] Arch. famille Pradier. Ces mentions, toutes très brèves, n'apportent guère de renseignements sur les Marin; il s'agit en général de simples mémentos rappelant des visites.

Remerciements

Mme Odette Liétart-Pradier nous a facilité par tous les moyens l'accès des archives familiales dont elle est la gardienne; qu'elle trouve ici l'expression de notre sincère reconnaissance. Nos remerciements vont aussi aux autres membres de la famille Pradier et à tous ceux qui nous ont prêté leur concours pour l'élaboration du présent travail: M. Philippe Monnier, conservateur des manuscrits de la Bibliothèque publique et universitaire; M. W. Zurbuchen, archiviste d'Etat, et Mlle Micheline Tripet, archiviste d'Etat adjoint; M. Jean-Daniel Candaux, ancien président de la Classe des beaux-arts de la Société des Arts et chargé de recherches à la Bibliothèque publique et universitaire; M. Albert Huber, conservateur du Musée du Vieux-Genève, et son collaborateur, M. Dehanne; M. Guillaume Garnier, auteur d'une remarquable thèse sur Pradier et d'un catalogue de ses œuvres (Ecole des Chartes, Paris, 1978).

Abréviations

AN = Archives nationales, Paris
Autogr. = autographe
CJP = Cahiers John Pradier, arch. famille Pradier, Paris

LETTRES DE JAMES PRADIER A JOSEPH MARIN

1834 à 1841

I

[Paris, 10 janvier 1834.]

Cher Joseph, nous avons reçu tes deux lettres et la truite [1], plus le porte-cigares et les éventails, tout cela en bon état. Je te dirai que le *Rousseau* est en train, on fait le moule. J'aurai passé 5 mille francs de dépenses de plus que ce qu'on me donne pour exécuter la statue. Tu vois comme je fais de bonnes affaires. Enfin pourvu que je n'y perde pas je ferai cadeau de toute ma peine, mon talent et tant d'autres choses... J'en ai écrit quelques mots à M. Fazy [2]... Tu ne me dis pas ce que tu fais, ce que tu pêches, le temps, la neige, le diable, ta lunette, ta femme dont tu ne me donnes pas de nouvelles. J'espère que nous irons vous voir un instant avant d'aller en Italie [3]. Cependant comme il y a quelque chose dans la huche, nous ne serons en état de partir qu'après la *débâcle*, qui sera en juillet-août, je

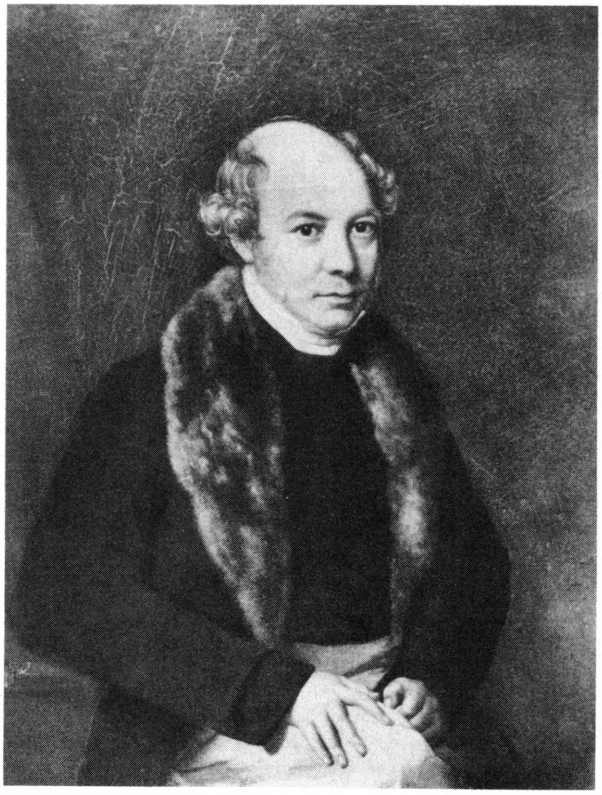


Fig. 1. Joseph Marin (1795-1869), par Abraham Constantin. Ancienne coll. J. Wakker.

ne sais au juste [4]. Je te prie d'aller voir Mme Balan [5], à qui nous avons écrit il y a longtemps; il est probable qu'elle est malade car elle n'a pas répondu. Vois un peu cette maison et donne-leur de nos nouvelles en leur faisant nos amitiés. Ma femme a vu Mme Prélat et lui a demandé des nouvelles de ton fils, qui va très bien [6]. *Nous vous souhaitons la bonne année accompagnée de plusieurs autres.*

Adieu et ne perd pas tant de tabac.

Tiens, voilà qu'on nous apporte des écrevisses cuites. Cela me rappelle celles que nous prenions devant le fameux pont qui a descendu la garde [7]. Pour mon compte j'en suis bien fâché parce que cela va mettre du retard à nos barques et le pauvre *Rousseau* en sera quitte pour attendre. D'ailleurs, il n'est pas encore né [8].

Rêves-tu toujours et Adèle [9] a-t-elle son doigt guéri? Et ton bonnet de coton classique? Tu ne me dis rien de la mère Martin [10], comment est-elle? As-tu acheté quelques autres oripeaux? As-tu vu ce bon père Jaquet [11]? Viendras-tu à Paris seul ou avec lui? Voyons, parle! Qu'as-tu dans le ventre, dans ton chéri ventre à plis? J'ai fait le buste du roi, qui a eu beaucoup de succès; je vais faire sa statue [12]. Je fais à présent le buste d'une jeune dame qui est morte il y a un an près de Genève [13]. La mère est ici; je ne sais pas le nom, c'est drôle. Je travaille à la lampe pour finir mon groupe du *Satyre et Bacchante* [14], et tout cela pour le Salon, qui sera beau. J'espère que tu viendras le voir.

Adieu donc, adieu. Mes amitiés aux amis. Ton dévoué

J. PRADIER

Ma femme me charge de te dire mille choses, à toi et à ta femme.

[Adresse:] [Poste:]

à Monsieur 10 janvier 1834
Monsieur Marin
derrière le Rhône aux bains
à Genève

Autogr.: arch. famille Pradier.

[1] Comme sa correspondance en témoigne, Pradier se faisait souvent envoyer des truites du lac de Genève.

[2] Il s'agit de la célèbre statue de *Rousseau*, fondue en bronze par Crozatier en 1834 et inaugurée à Genève dans l'île des Barques (rebaptisée île Rousseau) le 24 février 1835. Pradier y travaillait depuis plusieurs années. Une souscription publique avait été ouverte dès 1826 (voir le *Journal de Genève* des 8 et 15 juin 1826). La statue fut fondue une première fois, sans succès, par Honoré Gonon (voir la *Correspondance* de Pradier, t. I). Marc-Antoine Fazy-Pasteur (Genève 1778-1856) s'occupa activement de la souscription (Cf. sa circulaire du 14 juillet 1828, BPU, Gf. 409, ch. 8).

[3] Il projette d'y exécuter son groupe du *Mariage de la Vierge* commandé pour l'église de la Madeleine (lettre de J.-E. Chaponnière au docteur J.-J. Chaponnière, 14 avril 1834). Ce groupe sera réalisé à Paris et Pradier ne retournera en Italie qu'à l'automne de 1841.

[4] Louise Pradier attend son premier enfant. Julia-Claire-*Charlotte* naîtra le 29 juillet 1834.

[5] Henriette-Suzanne Bovy (1798-1866), sœur du graveur? Elle avait épousé en 1816 Jean-Pierre Balland. Cf. lettre de Pradier à sa femme, Genève, 4 février 1835: «Je vais quelquefois chez les Bovy, qui me prient avec Balan de te dire mille choses».

[6] Francis ou Paul, âgés respectivement de douze et de dix ans. L'un des deux – probablement l'aîné – a dû être en visite ou en pension à Paris. – *Mme Prélat*: non identifiée.

[7] Souvenir de jeunesse se rapportant à un des anciens pont-levis de Genève? Le gardien du pont aurait-il été précipité dans l'eau?

[8] C'est-à-dire que le modèle en plâtre n'est pas encore sorti du moule.

[9] Non identifiée; l'épouse de Joseph Marin s'appelle Julie.

[10] Epouse de Félix Martin? Celui-ci figure parmi les témoins qui ont signé le testament de Pierre Marin.

[11] Le sculpteur et décorateur Jean Jaquet (Pregny 1765-1839), professeur à l'école de dessin du Calabri que fréquentèrent les frères Marin et les frères Pradier.

[12] Le buste en marbre de *Louis-Philippe* lui avait été commandé le 26 septembre 1833 par la Liste civile. Il en exposa une réplique en bronze, de proportions colossales, au Salon de 1834. Cette réplique fut acquise par l'Etat le 31 octobre 1834 pour orner la salle des séances publiques de l'Institut (AN, F21 10). La statue du roi, que Pradier destinait à cette même salle des séances, ne fut pas commandée, malgré une recommandation de l'intendant de la Liste civile (lettre du comte de Montalivet au directeur des Travaux publics, Paris, 23 janvier 1834).

[13] Buste non identifié.

[14] Groupe en marbre exposé au Salon de 1834 et acquis par Anatole Demidoff. Raymond Escholier a cru retrouver dans les deux figures de ce groupe les traits de Pradier et de Juliette Drouet (*Un Amant de génie: Victor Hugo*, Paris, 1953, pp. 138-139). Antoine Etex, élève de Pradier, prétendait avoir aidé son maître à en exécuter le modèle «d'après nature» (J. PRADIER, *Etude sur sa vie et ses ouvrages*, Paris, 1859, p. 28). Cette œuvre se trouve depuis 1940 au Moulin de Vauboyen, près des Roches (séjour de Victor Hugo), dans une collection privée. Le Musée d'art et d'histoire en possède une réduction en plâtre teinté (inv. 1910-224) et une autre en céramique vernissée (inv. 1976-360).

Fig. 2. Louise Pradier (1814-1885), avec sa fille Charlotte (1834-1855), en vacances près de Rambouillet, dans la propriété du notaire Cousin. Dessin à la mine de plomb signé J. Pradier et daté 1835. Arch. famille Pradier, Paris.

2

[Paris, 13 janvier 1835.]

Je reçois ta lettre dans laquelle tu me parles de la femme de Pouzet [1] et du départ de Louise [2]. Tu m'étonnes et m'affliges, je n'ai confiance qu'en Louise, je veux et je pense qu'elle ne me refusera pas de soigner ma mère autant qu'elle le pourra. Je te prie, mon cher ami, de lui envoyer de suite ce petit mot que je lui mets dans ta lettre, et j'espère qu'elle ne tardera pas à revenir. Je te remercie mille fois de ta bonté à t'occuper de nous avec tant d'intérêt. J'aime à retrouver cette preuve d'amitié d'un ami d'enfance, c'est une consolation pour moi dans ce triste moment. Je te recommande encore ma pauvre mère, et aussitôt que tu croiras qu'on peut traverser les montagnes, dis-le-moi, car je pense que ma présence adoucira les maux de ma bonne mère.

Adieu, mon ami. Tiens-moi toujours au courant de tout. Ton dévoué

J. Pradier

Je te prie, mon cher ami, en cas de malheur soudain, de faire toi-même tout ce qui sera de l'honneur et de la décence de faire.

J'ai promis cette truite à quelqu'un [3]. Si tu peux t'en occuper tu me ferais plaisir en m'en envoyant une le plus tôt possible, si les choses ne sont pas affligeantes.

Je te laisse le soin de donner cette lettre à temps voulu ou de la brûler, – j'entends celle de Pouzet [4].

[Adresse:] [Poste:]

à Monsieur 13 janvier 1835
Monsieur Marin
au bain derrière le Rhône [Poste arrivée:]
à Genève Genève, 16 janvier 1835

Autogr.: arch. famille Pradier. Timbre sec: *Susse* surmonté d'une vue de la Bourse.

[1] Non identifié. Il faudrait probablement lire *Pouzait*, nom assez répandu à Genève.

[2] Non identifiée. Il ne s'agit point de Louise Pradier, qui était à Paris. Cf. le post-scriptum de la lettre 5 ci-après.

[3] Cf. lettre de Pradier à sa femme, Genève, 4 février 1835: «Je vais peut-être envoyer à M. Demidoff une petite truite, et à M. Thiers».

[4] Il aurait donc joint deux autres lettres à celle-ci, une pour Louise et une pour Pouzet.

3

[Paris, 19 janvier 1835.]

Mon bon Marin, ta lettre m'a désolé. J'accours pour revoir encore ma mère, ma bonne mère, que Dieu me la rende. Je pars demain à sept heures du matin, demain, mardi. Cours le dire à ma mère, prépare-la, et viens à ma rencontre me donner quelques consolations si c'est possible. Adieu [1].

J. Pradier

Fig. 3. Jeanne-Françoise Pradier, née Dunant (1756-1835), mère du sculpteur. Portrait à la mine de plomb signé J. Pradier et daté 1829. Arch. famille Pradier, Paris.

Remets à cette pauvre mère la lettre que je lui écris, si elle est encore de ce malheureux monde [2]. Il y a dedans une lettre de mon frère Simon [3].

Tu ne m'enverras pas de truite.

[Adresse:]
Madame Pradier [4]

Autogr.: arch. famille Pradier.

[1] Pradier arrivera à Genève le vendredi 23 janvier, à neuf heures du soir (lettre à sa femme, Genève, 24 janvier 1835). Sa mère mourra le lendemain, à six heures du matin, au 31, place du Molard. Née à Satigny le 2 avril 1756, Jeanne-Françoise Dunant avait épousé Jacques-Pierre Pradier (1759-1818) le 20 février 1781 (AEG, état civil).

[2] Cette lettre appartient à la famille Pradier. Le cachet postal de Paris confirme qu'elle fut écrite le même jour que la présente lettre à Joseph Marin (lundi, 19 janvier 1835). Le cachet postal de Genève indique qu'elle arriva à destination le 22 janvier, trois jours avant la mort de la mère du sculpteur.

[3] Son frère aîné, le graveur Charles-Simon Pradier (Genève 1783-1847), dont toute la carrière se déroula à Paris.

[4] Par inadvertance, Pradier a écrit le nom de sa mère au dos de cette lettre et l'adresse de Joseph Marin au dos de la lettre précitée à sa mère. C'est la lettre à sa mère qui porte les cachets postaux et qui a donc servi d'enveloppe à celle-ci.

4

[Dôle, 6 mars 1835.]

Chers bons amis,

Me voilà arrivé à Dôle par la nouvelle route [1]; elle est charmante, pas un grain de neige; seulement cette nuit nous avons eu un vent terrible, avec de la grêle. J'ai de la peine à m'habituer à ces nuits blanches. Enfin il faut souffrir avec résignation ce qu'on ne peut empêcher. Quand vous m'enverrez une truite vous y ajouterez la recette pour la cuire et faire la *sauce*; il faut la demander au grand Saucier. J'ai aussi oublié les cheveux de ma mère, mon *ébauchoir*, de la compote, ma *longeole*, &tera. Vous pourrez arranger tout cela avec le poisson.

Adieu donc, mes bons amis. Je ne vous exprime pas ce que vos soins m'ont touché [*sic*], ils sont dignes d'un frère et d'une sœur. Je vous prie de me donner ce titre [*sic*], je n'ai plus que vous dans Genève.

Votre tout dévoué

J. Pradier

[Adresse:]
à Monsieur
Monsieur Marin Proptaire
aux bains derrière le Rhône
Genève

[Poste:]
Dôle, 6 mars 1835

[Poste arrivée:]
Genève, 7 mars 1835

Autogr.: BPU, ms. var. 18-6.

[1] Pradier avait probablement quitté Genève la veille (jeudi 5 mars). Il y était resté après la mort de sa mère pour assister à l'inauguration de sa statue de *Rousseau* (24 février). Signalons qu'il avait déjà fait escale à Dôle en se rendant à Genève (lettre à sa femme, Dôle, 23 janvier 1835).

5

[Paris, fin 1835 (?) [1].]

Mon cher ami,

Je n'ai pas besoin de te recommander encore une fois mon beau-frère [2]. Malheureusement il ne peut rester qu'un ou deux jours à Genève et ne pourra profiter de ta complaisance à lui faire goûter tous les plaisirs de notre célèbre canton à cause des *fameuses perchettes*. Du reste tout ce que tu pourras lui faire d'agréable sera comme à moi et nous t'en saurons gré, toujours à charge de revanche. Tu devrais venir à Paris. Nous espérions te faire boire un peu de bon champagne, mais c'est fini, tu ne penses déjà plus à ta promesse, sacré *marin guine*, va! Enfin je vois bien que ce sera encore à nous d'aller vous voir. Je te prie de conduire Darcet chez M. le Docteur Ferrolle et chez Petit et Senn le Docteur, tout cela si il [a] le temps, [et chez] Cougnard, les Longchamps [?] et Cout [?] [3], car il te remettra des brochures pour Petit de la part de son père [4] pour en parler dans le *Journal de Genève*.

Ma femme me charge de vous dire mille choses aimables, et en particulier à Madame Marin. Pour moi, je te prie de ne pas m'oublier auprès d'elle; je crois toujours la voir au coin de la fenêtre [5] et le soir mangeant des *meringues* que je regrette quelquefois. As-tu trouvé ma coquille, an[imal?] [6] que tu es? Est-ce que Fouque [7] vous l'a rendue par hasard? Il me semble qu'il l'avait demandée.

Adieu donc, cher ami. Mille amitiés à ta femme et aux amis. Ton dévoué

J. Pradier

Je te prie de faire parvenir les petits paquets que ma femme envoie à Louise [8] pour son enfant. C'est une petite fille.

[Adresse:]
à Monsieur
Marin aux bains
derrière le Rhône
à Genève

Fig. 4. Mme Joseph Marin dans son appartement du 29, rue du Rhône, face au Rhône. Portrait à la mine de plomb, 265 × 210 mm, signé J. Pradier et daté 1835. Musée d'art et d'histoire, inv. 1954-24 (autrefois coll. Edmond Fatio). L'inventaire du musée indique par erreur qu'il s'agit d'un portrait de Louise Pradier. Cf. lettre de Pradier à sa femme, Genève, 4 février 1835, onze jours après la mort de sa mère: «Je fais plusieurs croquis pour payer la peine de certains amis».

Autogr.: AEG (autrefois coll. M. et Mme Edouard Audéoud-Monnet). Timbre sec: *Susse* surmonté d'une vue de la Bourse.

[1] Pour la datation de cette lettre, voir la note 5 de la lettre suivante.

[2] Jean-Charles-*Félix* d'Arcet (Paris 1807-Rio de Janeiro 1846), chimiste et médecin, reçu docteur à Paris en 1842, mort accidentellement à Rio dans l'explosion d'une lampe à pétrole peu après avoir obtenu des chambres brésiliennes une allocation importante pour y fonder une manufacture de produits chimiques.

[3] *Docteur Ferrolle:* non identifié. – *Jean-Antoine Petit*, dit *Petit-Senn* (Genève 1792-1870): membre du Conseil représentatif de Genève dès 1829, poète, rédacteur du *Fantasque* fondé en 1832. Il exerça en son temps une influence marquée dans le monde des lettres. – *François-Louis Senn* (Genève 1799-1873): chirurgien de l'hôpital de Genève (1833-1840), membre du Conseil représentatif (1829-1842) et du Grand Conseil (1845-1848). – *Jean-Louis-Soloman Cougnard* (Genève 1788-1868): membre du Conseil représentatif dès 1820 et du Grand Conseil à partir de 1842; avocat. Pradier lui a proposé divers projets de sculpture, pour la Ville de Genève, notamment une fontaine monumentale pour la place du Molard (voir la *Correspondance* de Pradier, t. I et II, ainsi que la lettre de Cougnard publiée par le *Journal de Genève* du 3 juillet 1852).

[4] Jean-Pierre-Joseph d'Arcet (Paris 1777-1844), chimiste célèbre, membre de l'Académie des Sciences, directeur des essais à l'Hôtel des Monnaies. Pradier a fait sa statuette et son buste (voir la lettre suivante).

[5] Voir ci-contre le portrait de Mme Marin par Pradier, signé et daté de 1835.

[6] La fin du mot a été enlevée par le cachet de cire. On retrouve cette même expression dans d'autres lettres de Pradier.

[7] Lecture incertaine. Le peintre Marius Fouque n'avait que seize ans en 1835 (voir la note 4 de la lettre 2 à Paul Marin).

[8] Voir la note 2 de la lettre 2 ci-dessus.

6

[Paris, 18 janvier 1836.]

Mon cher ami,

Fais-tu comme les marmottes dors-tu pendant le froid? Que diable fais-tu? Moi qui suis occupé par l'exposition, occupé à être obligé de travailler mon marbre à la lampe, cependant je trouve le moment de t'écrire [1]. Du reste je te dois des reproches à tes lettres et des remerciements pour la peine que tu t'es donnée à me faire faire ce que je t'avais demandé pour me défendre dans la cochonnerie de mes parents pour les dernières affaires de ma mère. J'ai préféré en finir avec quelque argent et ne plus avoir à faire avec ces.....– – [*sic*]. Je me suis fait donner quittance en bonne forme. Ainsi donc fini, n'en parlons plus. Ma femme t'a écrit pour te prier de nous envoyer une truite moyenne; je l'attends avec impatience, c'est pour une autorité. Si tu peux en même temps m'envoyer quelques belles lettres, tu me feras plaisir, et tu m'enverras en outre la manière de la cuire avec la sauce. Je me croirai

auprès du pont de Carouge [2] avec toi, mangeant ces bonnes lottes sauce blanche. J'espère bien t'aller trouver un de ces jours de printemps avec un ou deux amis. Pivot [3] espère être de la partie. Il est là auprès du feu. Il se chauffe ici tous les soirs, il se brûle les mollets sans rien dire. Nous causons de toi un peu aussi. Tu te paieras de ce qu'il me reste de mes pauvres *mazilles* [4] et tu auras la bonté de me renvoyer le reste, si reste il y a..., mon cher *Marin gouin*. Félix vient de faire mouler une épreuve de mon beau-père, il va te l'envoyer. Si tu as un moment, envoie-lui le vase qu'il a laissé chez toi [5]. J'oublie de te souhaiter la bonne année. Je n'ai pas vu ton fils mais Pivot me dit qu'il l'a vu l'autre jour et qu'il était bien portant [6]. Viendras-tu voir le Salon de cette année? Que feras-tu? Dis-moi quelque chose car c'est ignoble de ne pas écrire, toi qui n'a rien à faire. Je viens de finir le modèle de mon groupe du *Mariage de la Vierge*, j'entends le marbre; c'est pour la Madeleine [7]. J'ai d'assez beaux travaux pour le moment. Je vais faire deux statues de 12 pieds pour la place Louis 15 qu'on va orner [8], et puis la statue du frère du roi, le duc de Beaujolais [9]. Je te prie d'embrasser ta femme et lui dire que je fais des vœux bien sincères pour sa santé. Que fais ton garçon? Pêche-t-il la truite du pont des Bergues [10] ? J'espère que tu vas préparer tes nasses qui doivent être pourries. Adieu, adieu, car je n'en finirai pas.

Ton dévoué et affectionné ami,

J. PRADIER

Mes amitiés à ta tante.

[Adresse:] [Poste:]

à Monsieur 18 janvier 1836
Monsieur Marin
aux bains Rue de Derrière le Rhône
à Genève [Poste arrivée:]

Genève, 21 janvier 1836

Autogr.: arch. famille Pradier.

[1] Il travaille à son groupe de *Vénus et l'Amour*, qui figurera au Salon de 1836 (ouvert le 1er mars). Ce groupe se trouve aujourd'hui au Musée de l'Ermitage à Léningrad. Le Musée d'art et d'histoire en possède le modèle en plâtre (inv. 1842-2) ainsi qu'une réduction en plâtre (inv. 1910-234). Pradier fit don du modèle à la Classe des beaux-arts de la Société des Arts de Genève pendant son séjour à Rome en 1841-1842 (voir sa *Correspondance*, t. I). Une réplique en bronze, de grandeur naturelle, figura à l'Exposition universelle de Londres en 1851.

[2] Sur l'autographe on lit: *Karouge*.

[3] Cf. la fin de la lettre 16 à Paul Marin. Il est cité par Louise Pradier dans les propos recueillis par John Pradier en 1874: «Pivot, ami de Pradier depuis 80 ans. Toujours vieux, il avait 40 ans qu'il était déjà vieux. Les Marin, amis de Pradier depuis l'enfance» (Arch. famille Pradier). Cf. Pradier à sa femme, Genève, 4 février 1835: «Je vais quelquefois chez les Bovy, qui me prient avec Balan de te dire mille choses. [...] Nous causons beaucoup de Pivot». On trouve dans le Bottin de 1835, au 28, Faubourg Saint-Honoré, un *Pivot, bonnetier*, et au 297, rue Saint-Honoré, un *Pivot aîné, bonneterie et gants*.

[4] Argot: *argent*.

[5] Pendant son séjour à Genève annoncé dans la lettre précédente? La statuette de *J.-P.-J. d'Arcet* dont Félix vient de faire mouler une épreuve avait figuré au Salon de 1835 sous le titre de *M. D..., membre de l'Institut*. Un exemplaire en plâtre appartient à la famille Pradier et un exemplaire en bronze se trouve dans la collection Tissier de Mallerais (Blois). Le buste en marbre de *J.-P.-J. d'Arcet* fut commandé à Pradier en 1844, après la mort de son beau-père, et placé dans la grande salle de la bibliothèque de l'Institut. Une réplique en bronze figure sur le tombeau du chimiste au Père-Lachaise.

[6] Voir la note 6 de la lettre 1 ci-dessus.

[7] Faudrait-il lire: «j'*attends* le marbre»? D'après une lettre de J.-E. Chaponnière, la commande de ce groupe remontait au début de 1834 (voir la note 3 de la lettre 1 ci-dessus). L'œuvre achevée fut placée dans l'église de la Madeleine en 1842. Pradier fit don du modèle en plâtre à l'église de Ville-d'Avray, où l'on peut encore le voir. Le Musée d'art et d'histoire en possède un dessin préparatoire (inv. 1852-79).

[8] Statues colossales en pierre représentant les villes de *Strasbourg* et de *Lille*, place de la Concorde. Le Musée d'art et d'histoire possède le modèle en plâtre de la première (inv. 1852-7); le modèle de la statue de *Lille* n'a pas été retrouvé à l'heure actuelle. La statue de *Strasbourg* semble offrir les traits de Louise Pradier tandis que celle de *Lille* offrirait les traits de Mme Martin, femme du député et fille du docteur Vignardonne. Pradier aurait terminé ces deux ouvrages avant la fin de 1838 (voir: SOLANGE GRANET, *Images de Paris: Place de la Concorde*, Tours, 1963, p. 112).

[9] Louis-Charles d'Orléans, *comte* de Beaujolais, né à Paris en 1779, mort à Malte en 1808. La commande du modèle en plâtre de cette statue, en date du 16 novembre 1835, remplaça celle d'une statue de *Jeanne d'Arc* (arch. du Louvre, S. 6, 1835, 16 novembre). La statue en marbre, commandée en 1837 et achevée l'année suivante, figura au Salon de 1839 avant d'être envoyée au Musée de Versailles, où elle figure encore. Pradier en a exécuté une réplique en marbre pour le tombeau du comte de Beaujolais à Malte (église Saint-Jean). Cette réplique fut commandée le 21 septembre 1840 (arch. du Louvre, S. 6, 1840, 21 septembre) et achevée en 1842.

[10] Les Marin habitaient en face de ce pont. Pradier écrit *Berghes*.

7

[Paris, vers le 10 juillet 1841 [1].]

Mon cher ami,

Toujours empressé à être agréable aux Genevois, mes compatriotes, et surtout à mes amis, je viens te dire que l'un de ces messieurs qui voudra faire demander chez moi à Paris le portrait qu'ils me prient de leur prêter sera à leur disposition [*sic*] [2]. Bien entendu qu'il me sera renvoyé aussitôt fini. Je leur prête le seul que j'aie car je n'ai pas encore eu le courage de poser; j'attends toujours que l'artiste réponde *au sujet*. Cependant le petit crayon dont ils peuvent se servir n'est pas mal; il est d'Alophe Menu [3]. Je vais en avoir un qui probablement sera de beaucoup supérieur. Ce sera une peinture en pied, en habit d'atelier. Il est possible que s'il réussit bien je l'envoie à l'exposition de Genève après celle de Paris, où il devra figurer pendant mon absence [4]. Car en effet, mon ami, je pars dans deux mois pour Rome où je vais exécuter de grands travaux. Mais malheureusement je ne passerai pas par Genève: je vais tout droit par le vapeur en huit jours [5]. Je vais revoir notre ami Constantin [6]. Ne reviendras-tu pas toi-même pour voir là-bas? Je pars seul pour l'instant, tu vois que j'aurai besoin des amis. Tu ne me parles pas de ta femme, tes enfants... Oh, tu es un drôle de garçon. Et les puchettes [7], comment vont-elles?... Tu ne me dis rien des monuments à faire à Genève avant de s'en aller chez Pluton. Les Genevois, la Suisse, ne profiteront donc pas de la lampe qui luit encore? Car je crains qu'après moi le destin ne veuille plus fournir dans cette carrière de *grands hommes* pour notre pays puisqu'ils sont oubliés.

Fig. 5. Pradier en 1841. Gravure d'A. Masson (Bibliothèque nationale, Estampes, N 2) d'après le portrait à l'huile par Jean-Baptiste Guignet (Ecole des beaux-arts de Paris).

Fais donc faire des souscriptions pour payer la dépense seulement, et votre Guillaume Tell et notre grand réformateur [8], &tera, &tera [*sic*]. Enfin voilà l'occasion pendant que je serai en Italie, on peut faire la chose avec économie.

Adieu donc, cher ami, et conserve-moi toujours ta bonne amitié.

Ton tout dévoué

J. Pradier

[Adresse:]
Monsieur
Monsieur Marin Père
derrière le Rhône
à Genève

[Poste:]
Paris, -?- juillet [1841]

[Poste arrivée:]
Genève, 13 juillet 1841

Autogr.: arch. famille Pradier. Timbre sec: *Papeterie Bath, Chevalier*, avec une couronne. Note en haut, au crayon: «Charavay».

[1] Pradier écrit deux ou trois jours avant la date du cachet postal de Genève (13 juillet 1841); le quantième du cachet postal de Paris est illisible.

[2] Lire: «je viens te dire que *quand* l'un de ces messieurs voudra *le* faire demander chez moi à Paris, le portrait qu'ils me prient de leur prêter sera à leur disposition».

[3] Marie-Alexandre Alophe, dit Menut (Paris 1812-1883), peintre et lithographe, élève de Camille Roqueplan et de Paul Delaroche. Il fonda à la fin de sa vie un important établissement de photographie. Son portrait de Pradier accompagne une notice consacrée au sculpteur par Xavier Eyma [Adolphe Ricard] et A. de Lucy (*Pradier*, dans: *Ecrivains et artistes vivants et étrangers*, Paris, 1840, pp. 319-350). Le Département des Estampes de la Bibliothèque Nationale de Paris possède une lithographie de ce portrait datée (au crayon) de 1838.

[4] Il s'agit d'un portrait de Pradier par Jean-Baptiste Guignet. Ce portrait figura au Salon de 1842 (n° 901). Il appartient aujourd'hui à l'Ecole des beaux-arts de Paris.

[5] Pradier s'embarquera à Marseille, accompagné de son élève Eugène Guillaume, le 21 septembre. Il exécutera, au cours de son séjour à Rome, de nombreux modèles en plâtre, notamment celui d'une statue colossale du *Christ* commandée par Anatole Demidoff pour le tombeau de son frère à Léningrad (détruite?), et celui d'un groupe colossal qu'il destine à Genève: *Polyphème surprenant Acis et Galatée*. Le Musée d'art et d'histoire de Genève possède ce dernier modèle (inv. 1852-2) ainsi qu'une reproduction en bronze coulé en 1910 (inv. 1910-266). Pradier ne devait regagner Paris qu'au mois d'avril 1842. Sa femme vint le rejoindre à Rome en janvier.

[6] Abraham Constantin (Genève 1785-1855), peintre sur émail et sur porcelaine. Son nom revient souvent dans la correspondance de Pradier. Il avait partagé une chambre avec Charles-Simon Pradier dans la rue Jacob au début de ses études à Paris. Sur ses relations avec ce dernier et avec les Marin, voir: DANIELLE PLAN, *A. Constantin*, Genève, 1930. Cet ouvrage reproduit son portrait à l'huile de Joseph Marin (pl. 23).

[7] Diminutif de *puche*, filet à crevettes? Pradier parlera souvent de *perchettes* dans ses lettres à Paul Marin.

[8] Calvin. Pradier avait déjà proposé d'en exécuter un monument pour Genève en 1835. Plus tard il enverra à Cougnard le projet d'une statue de *Guillaume Tell*. (Voir sa *Correspondance*, t. I et II). Le Musée d'art et d'histoire possède plusieurs croquis relatifs à ce dernier projet (inv. 1852-75).

LETTRES DE JAMES PRADIER A PAUL MARIN

1846 à 1852

I

1846 [1].

Mon cher *Pôle*,

Vous irez chercher ce soir Mmes Pauline [2] et sa mère plus Melle Grime [3] et son prétendu, elles vous attendent. Il y aura *crêpes* ce soir, un peu de musique, un pas dansé par Melle Thérèse mise en scène par Mr John [4] et un drame à cheval. On désire que vous leur écriviez une farce qui sera jouée par les ‹marionnettes› *maris honnêtes*. Il ne faut jamais plus de deux acteurs en scène.

Adieu, tout à vous,

J. PRADIER

Le dîner de l'amitié vous est offert..... Le cornichon paraîtra plusieurs fois dans les mets nombreux [5].

[Adresse:]
Monsieur Marin Paul

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.

[2] Pauline Dameron, chanteuse de l'Opéra, amie d'Auber.

[3] *Grimm* et non *Grime*. Elle débuta à l'Opéra-Comique en novembre 1846 (voir *L'Illustration* du 14 novembre 1846, p. 163). Son nom revient souvent dans la *Gazette Musicale de Paris*. Henry Lyonnet (*Dictionnaire des comédiens, ceux d'hier*) mentionne une *Mlle Louise-Sophie Grimm*, chanteuse de l'Opéra-Comique en 1848-1849, dont la mort fut «annoncée vers 1878».

[4] Les enfants du sculpteur, nés respectivement en 1839 et en 1836. Leur sœur, Charlotte (née en 1834), entra le 6 juillet 1846 à la Maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis où elle resta jusqu'après la mort de son père.

[5] Pradier recevait ses amis soit dans son appartement du 1, quai Voltaire, soit dans ses ateliers du Palais de l'Institut ou du Palais Abbatial (3, rue de l'Abbaye).

2

[Paris, vers le 6 août 1848 [1].]

Mon cher Paul,

Nous nous mettons en route mercredi à 11 heures [2]. Nous passons par Lyon. Je pense que nous arriverons samedi. Retenez-nous donc, dans une auberge à belle vue et près de chez vous, deux chambres et 3 lits. Je pense que Pourrat [3] lâchera Fouque [4] à Lyon pour venir à Genève avec nous. Il serait facile, je pense, d'obtenir un autre lit, ce qui ferait deux chambres à deux lits. Faites pour le mieux, pas pour des Princes mais cependant pour des honnêtes citoyens... Nous ne pensons pas rester plus de 18 à 20 jours à cause des prix, à juger à Paris comme vous le savez. Préparez la perchette, le rondion, la *char*dine, le séchot, la *montèle*, &tera, voire même l'écrevisse.

Mme Alof, pour laquelle j'avais retenu une place, ne viendra pas, et pour ne pas perdre la place je prends Charlotte avec nous qui couchera avec Thérèse [5]. Melle Adeline [6] seule et moi nécessairement ainsi que *Alof deux* [7]. Informez-vous si nous pourrons avoir de la terre à modeler car je redoute l'ennui d'en emporter de Paris [8].

Adieu, cher Paul. Mes amitiés à tous les vôtres.

J. Pradier

N.b. Ne donnez pas d'embarras chez vous. Je préfère être à l'hôtel à cause des petits *bé*soins de tout le monde et des habitudes de Paris ainsi que pour la nourriture, &tera. Cela n'empêchera pas que nous soyons toujours chez vous.

[Adresse:]
à Monsieur
Paul Marin fils
avocat à Genève
Suisse

[Poste:]
[*illisible*]

[Poste arrivée:]
Genève, 9 août 1848

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Pradier écrit deux ou trois jours avant la date du cachet postal de Genève (9 août 1848); le cachet postal de Paris est illisible. La date du *7 août 1849* ajoutée à l'encre rouge est inexacte.

[2] Mercredi 9 août.

[3] Pourrat Alof (ou Alophe), vieil ami de Pradier et ami de John Pradier, qui le mentionne souvent dans ses *Cahiers*. Il semble avoir été un parent des libraires-éditeurs Pourrat établis au 26 de la rue Jacob. La famille Pradier possède un album d'aquarelles et de croquis dont la reliure porte ce titre: *Des Pirénées* [sic] *au Rhône et à la Gironde, par P. Alof, I.t.C.l, Avocat, P.L.C.R., 1839*. Le nom *Alophe Pourrat* figure au dos de la reliure. On trouve la signature de *Pourrat Alof* sur le registre mortuaire constitué lors des obsèques du sculpteur (arch. famille Pradier). Pourrat a accompagné Pradier jusqu'à Genève, comme l'atteste une lettre de ce dernier à son praticien Poggi datée de Genève, 1er septembre 1848.

[4] Jean-Marie-Baptiste Fouque, dit Marius Fouque (Arles 1819-Lorient 1880), peintre. Il entra à l'Ecole des beaux-arts de Paris en 1846, exposa au Salon de 1846 à 1879, et voyagea en Extrême-Orient où il devint peintre du roi de Siam. Son portrait en pied de Pradier figura au Salon de 1848. Ce portrait appartient aujourd'hui à la famille Pradier. Paul Marin en commanda une copie à l'artiste en 1877 pour l'offrir au Musée Rath (voir ci-après l'extrait des *CJP*, 7 mai 1877).

[5] Le chancelier de la Légion d'honneur accorda un congé à Charlotte pour la période du 7 août au 2 octobre (arch. de la Maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis, dossier Charlotte Pradier). Pradier avait annoncé son prochain départ à Jules Canonge le 4 août 1848; il comptait encore sur Mme Alof à cette date.

[6] Françoise-Marie-Adelaïde Chômat, institutrice (depuis 1845 ou 1846) de Thérèse Pradier. Son père, Jean Chômat, originaire de Bellegarde et maître de langues, mourut à Genève en 1832, âgé de quarante-sept ans; sa mère habitait Paris. Elle avait une sœur, Claudia, qui habitait près de Nîmes, et un frère, Charles-Claude, domicilié à Toulouse. Elle se maria à la fin de 1853. Pradier lui légua 10 000 francs (testament rédigé le 28 juillet 1850, AN, Etude XCI-2000). Cf. la *Correspondance* de Flaubert, «Bibliothèque de la Pléiade», Paris, 1973, t. I, p. 382 (Flaubert à Louise Colet, Croisset, 10 octobre 1846): «Je pense comme toi au sujet de l'institutrice. Ton hypothèse est naturelle. Il faudra que j'en arrache quelque chose et qu'il [Pradier] me fasse des aveux. Ça lui est plus commode. Il l'a sous la main la nuit, et le jour elle élève son enfant».

[7] Ce dernier mot n'est pas très lisible.

[8] Il projette d'exécuter, au cours de son séjour à Genève, le buste du général Dufour, son ami d'enfance. Cf. lettre de Pradier à Poggi, Genève, 1er septembre 1848: «Je n'ai pas commencé le buste du général Dufour; je cherche de la terre dans ce moment». Dufour posera pour lui dans son atelier à Paris en janvier 1849 (lettre de Dufour à Pradier, Paris, 15 janvier 1849). Le Musée d'art et d'histoire possède une épreuve en plâtre de ce buste, signée et datée de 1849, don de la Société des Arts de Genève (inv. 1873-4). Le modèle original appartient à M. Olivier Reverdin, arrière-petit-fils du général.

3

Paris, 1er mars 1849 [1].

Mon cher Pôle,

Ne m'imitez pas, écrivez-nous souvent, car c'est toujours pour nous un vrai plaisir que de recevoir de vos nouvelles. C'est aussi un regret que nous éprouvons en pensant qu'on ne peut plus envoyer *Étienne* [2] chez vous pour vous dire, le rendez-vous est à 10 heures, quai Voltaire, et de là chez *Maringo* [3]. Vous nous avez manqué, cher ami. L'autre jour, par un temps superbe, nous y avons fait une descente. Il y avait avec nous quelques rieuses qui avaient la matelote gaie. Ce sacré *Marcus Silex* [4] en a vraiment la bosse qui, après, lui descend dans la bedaine. Il ne perd pas de sa rotondité. Nous sommes allés un peu moins loin que chez l'éternel Maringo où nous sommes entrés dans une grande salle de danse vide de ses cancancules mais décorée de tricolores *bandières* et de sentences non latines ni d'un bas breton mais d'un bas Sèvres assez déchiffrable. Après nous être repus joyeusement et le sein [?] animé, nous avons pris (sans avoir oublié le bateau [5] et ses empoules [?]) le chemin de S[ain]t-Cloud, toujours au bord de l'eau. Arrivé sur la place de cette ex-Royale résidence, le citoyen Tordeux a proposé l'exécution et l'absorption d'un punch, sans oublier les *toasts* à la rerépublique [6] crapuleuse et antisociale. Pleins de bonheur et de toutes sortes de nourriture, nous sommes entrés dans le célèbre véhicule à 10 sous qui lentement nous a bercés dans des rêves que Bacchus accorde à ses élus. L'un après l'autre, après quelques rares éclats, penchait la tête sur son voisin ou voisine et laissait s'échapper quelques vapeurs bachiques *et autres*, en tombant doucement dans les bras de l'orfèvre [7]. La barrière [8] trop tôt se fit voir à nos yeux surpris, et une voix acheva de nous éveiller en faisant entendre ces mots: N'avez-vous rien à déclarer! Marcus Silex et Canonge [9] déclarèrent qu'ils n'avaient jamais mangé une matelote aussi bonne! Et de là quelques autres lazzis, et le voile brodé de mille sujets gracieux s'ouvrit et nous rentrâmes dans la grande capitale au bruit strident des chars [10] et au merveilleux aspect de cette cité.

Fig. 6. Paul Marin (1823-1898), vers 1860 (?). Photographie arch. famille Pradier, Paris.

Nous n'avons pas oublié pendant ce carnaval les bals à l'Opéra, le souper chez Brodgi [11], &tera, &tera, &tera. Enfin tout ce bel hiver s'est passé assez joyeusement. Souvent ces mots se faisaient entendre: Pourquoi les Marin du désert ne sont-ils pas là?..... Il nous manque Paul. L'espoir de les revoir calmait ce regret passager. Nous disions: Sur la rive lointaine il tricote des filets à écrevisse. Hélas! conservez-les bien ces filets, car nous ne disons pas que nous laisserons passer l'année sans aller chez le vieux de la montagne au vieux vin de la côte et sur la mousse sous son bon vieux noyer où j'ai trouvé pour un moment le calme

à mes douleurs passées. J'aime à me rappeler ce chaume du vieux Philémon et Baucis, et vous poursuivant non Aréthuse comme Alphée mais cherchant sous la roche de sa claire fontaine l'écrevisse qui a rougi de s'être laissé surprendre. Je me rappelle avec joie encore nos courses, nos repas champêtres et tant d'autres amusements d'enfants qui ne laissent que doux souvenirs et désirs de les voir renaître. Assez de bêtises qui me charment!.....

Sachez donc que je termine ma *Flore* [12] et qu'elle fera, je pense, plus de bruit qu'elle ne parfumera le Salon. Je fais en outre le buste colossal de *Lamartine* pour Arles [13], et mon fameux groupe d'*Ulysse relevant le corps d'Achille* va bientôt être fini pour être moulé [14]. Je pense aller en faire exécuter le marbre en Italie, après ma fontaine faite à Nîmes [15]. Nous partirons pour le Midi à la fin de mai, nous passerons par Bordeaux, nous reviendrons *peut-être* par Genève à la fin de l'été. Je ferai tout pour cela. Préparez des coins de pêche et mille autres plaisirs [16].....

Mes tendres amitiés à votre brave vieil ami de père, mère et frère. Ne m'oubliez pas auprès de ce bon *Senn* [17], Paquet [18] et Cgnie, enfin à tous ceux à qui cela peut être agréable. Tous nos amis vous remercient de votre souvenir aimable.

Votre vieil ami qui voudrait être
aussi jeune que vous pour vous avoir
plus longtemps dans son cœur.

C'est une joie pour Melle Adeline et mes enfants *quand ils reçoivent* de vos nouvelles.

Tout ceci est bien raturé et illisible mais vous l'aimerez mieux qu'une copie qui me prendrait du temps. Adieu.

J. PRADIER

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.

[2] Domestique chez Pradier au quai Voltaire. Il sera renvoyé en 1851 «pour avoir été impertinent» (lettre de Charlotte Pradier à sa mère, Saint-Denis, 12 juin 1851).

[3] Guinguette ou restaurant à Sèvres.

[4] Probablement Gatien-Pierre-Joseph-Ferdinand *Marcailhou* d'Ayméric (Aix-les-Thermes 1807-Paris 1855), pianiste et compositeur, ami du docteur Doroszko (médecin homéopathe et mélomane) qui le présenta chez Pradier. Il composa un nombre considérable de valses, polkas, marches, mazurkas, etc., dont certaines obtinrent un grand succès.

[5] Pour traverser la Seine.

[6] La deuxiéme République (proclamée le 25 février 1848). Pradier semble avoir rajouté le préfixe *re-* après coup.

[7] C'est-à-dire, dans les bras de Morphée, fils du Sommeil et de la Nuit, orfèvre des songes.

[8] L'une des cinquante-sept barrières créées par Ledoux dans le mur des Fermiers généraux.

[9] Jules Canonge (Nîmes 1812-1870), poète et nouvelliste, ami de Chateaubriand, d'Alexandre Dumas, de George Sand, etc. Il servit d'intermédiaire auprès des autorités municipales de Nîmes, d'Arles et d'Aigues-Mortes lorsque ces villes commandèrent des œuvres à Pradier. Son buste en bronze par Pradier, signé et daté de 1848, appartient au Musée des beaux-arts de Nîmes. On lui doit une importante biographie de Pradier suivie d'extraits des lettres que le sculpteur lui avait adressées. Cet ouvrage a paru sous trois titres différents: 1° *Pradier et Ary Scheffer. Notes, souvenirs et documents d'art contemporain*, Paris, Paulin, 1858; 2° *Passim: notes, souvenirs et documents d'art contemporain*, Paris, Tardieu, 1863; 3° *Lettres choisies dans une correspondance de poète, communiquées à ses lecteurs par celui qui les a reçues. 1831-1866*, Paris, Tardieu, 1867. Daniel Baud-Bovy a publié le texte intégral des lettres de Pradier à Canonge (avec de nombreuses fautes de lecture, dues au copiste) dans *Nos Anciens et leurs œuvres*, t. 15, 1915, pp. 3-44.

[10] Les chars du carnaval.

[11] Paul Broggi, restaurateur, 17, rue Lepelletier et 24, rue Laffitte.

[12] Statue en marbre, connue aussi sous le titre de *Chloris caressée par Zéphyr*. Exposée au Salon de 1849, elle fut acquise par l'Etat le 21 septembre 1849 (AN, F^{21} 51) et placée au Musée de Toulouse. Le Musée d'art et d'histoire en possède le modèle en plâtre ainsi qu'une réduction en plâtre (inv. 1852-9 et 1910-226). Jules Canonge, qui était présent à Paris au moment où Pradier travaillait à cette œuvre, raconte sur son exécution une anecdote intéressante (voir *Passim*, pp. 21-22).

[13] Ce buste (de grandeur naturelle) figure aujourd'hui sur la place Lamartine à Arles. Lamartine avait pris la défense d'Arles en 1842 lorsque cette municipalité et celle d'Aix-en-Provence s'étaient disputé le privilège d'être reliées à Avignon et à Marseille par la nouvelle ligne du chemin de fer. La ligne Avignon-Arles-Marseille fut inaugurée le 9 janvier 1848. Pradier commença son buste du poète quelques mois après cet événement (lettre à Jules Canonge, 4 juin 1848); il l'expédia à Arles à la fin de 1849 (voir la lettre 8 ci-après).

[14] Le Musée d'art et d'histoire possède deux dessins préparatoires de ce groupe (inv. 1852-20 et 1852-61), le modèle en plâtre (inv. 1852-1) et une réplique en bronze coulée en 1910 (inv. 1910-265) qui fait pendant à la réplique du *Polyphème surprenant Acis et Galatée* (voir la note 5 de la lettre 7 à Joseph Marin). Cf. lettre de Pradier à Bonaventure Laurens, Paris, vers le 22 octobre 1848: «Rien de nouveau pour l'instant; je termine ma statue de *Flore* pour le Salon prochain. Après cela, plus de femmes, en voilà assez. Je suis en train de faire une grande étude: *Ulysse qui relève le corps d'Achille*, grandeur héroïque, que j'irai faire ou ébaucher en Italie». Voir aussi la correspondance Pradier-Canonge.

[15] La fontaine de l'Esplanade de Nîmes, inaugurée le 1er juin 1851. Pradier a exécuté les cinq figures colossales qui ornent ce monument. L'architecte Questel en prit livraison le 13 mai 1850 (procès-verbal à la bibliothèque de Nîmes, ms. 648.I). La maquette de la fontaine avec les modèles originaux des statues (datés de 1845) fut acquise à Nîmes par la Fondation Gottfried Keller et déposée au Musée d'art et d'histoire; elle figure actuellement au Musée Ariana. Le Musée d'art et d'histoire possède plusieurs dessins préparatoires des figures (inv. 1852-37 à 1852-41) ainsi que deux réductions en plâtre des figures de *Nemausa* et de *L'Eure* (inv. 1910-235 et 1910-236). On pourra suivre l'histoire compliquée de cette fontaine à travers le t. II de la *Correspondance* de Pradier.

[16] Craignant l'épidémie de choléra qui sévissait à Paris, il passa directement de Nîmes à Genève où il séjourna depuis la fin juillet jusqu'à la mi-octobre.

[17] Voir la note 3 de la lettre 5 à Joseph Marin. Thérèse, souffrant d'un pied, sera soignée par lui à Genève au mois d'août (lettre de Pradier à Adeline Chômat, Genève, 19 août 1849).

[18] Pradier avait séjourné chez Mme Pâquet lors de son dernier séjour à Genève en 1848 (lettres de Pradier à Canonge et à Poggi, Genève, septembre, 1848). Jeanne-Françoise-*Amélie* Fazy (Genève 1799-Plainpalais 1878) épousa André Pâquet en 1827 à Plainpalais (AEG, état civil). Une de ses filles, Jeanne-Françoise-Elisabeth (Genève 1829-1915), fut interrogée en 1907 par Daniel Baud-Bovy. «Cette dame, précise Baud-Bovy, voulait faire des études de chant, était partie à l'âge de quinze ans pour Paris. – Des amis, les Marin (dont le fils Paul couronna le *J.-J. Rousseau* le jour de l'inauguration) avaient prié la mère de Mme Pâquet de remettre à Pradier un sac d'orge pour faire sa soupe. – C'est ainsi qu'elle le connut et le fréquenta (vers 1848)». (BPU, Fonds Baud-Bovy 203, fos 95-97).

4

[Nîmes, 27 mai 1849 [1].]

Mon cher Pôle

Depuis plus d'un mois, comme vous le savez, je pioche à tour de bras et à chemise mouillée sur mes statues colossales en marbre [2], accompagné de Jacquet, Poggi le furieux républicain et Michel praticien [3]. Canonge est là pour le conseil et vient se reposer et amène des amateurs du pays, les grands. Nous profitons tous ensemble des promenades, des déjeuners, des dîners champêtres. M. Tur [4], auquel j'ai fait le portrait à Paris, nous prête sa voiture et nous explorons les environs. Nous y attaquons le lapin et tant d'autres bougreries *à l'huile*. Nous disons souvent, où est donc Paul et pourquoi n'est-il pas là? Depuis ce centre des chemins de fer en un moment on va à Arles, Avignon, Beaucaire, Montpellier, Lunel, à Sète [5], à que sais-je, partout. Nous avons été partout, un jour, un demi-jour. Nous rions, mangeons et à [*mot illisible*] *la rigot* nous allons voir les antiquites. Canonge est toujours de tout car point de Pradier sans lui et les nôtres. Nous allons nous mettre à fabriquer des balances [6] pour aller pêcher des écrevisses, dit-on, à *Uzès* [7]. Hier nous avons été pêcher à une petite rivière des environs et nous n'y avons vu que des couleuvres d'eau, ce qui m'a fait prendre mon cahier de croquis et me suis mis à en prendre le souvenir. Il y avait un moulin, et un certain chant provenant d'une assez jolie voix se fit entendre. Et bientôt j'aperçus pour un coin aussi retiré une assez jolie personne qui n'était pas fâchée de se faire voir de temps en temps. Enfin nous attendîmes Canonge que la voiture devait nous ramener et nous sommes allés dans un petit joli village voisin où nous avons dîné avec beaucoup d'appétit et une masse de rires, toujours en disant: Si Paul était là, pourquoi n'est-il pas là. Enfin tout ceci est pour vous dire que votre mère, père, &tera, m'ont promis ainsi qu'à vous que vous viendriez faire une promenade ici. Échauffez-les et mettez-les en route avec vous. Je pense rester encore un bon mois et nous passerons par Bordeaux pour retourner un moment à Paris, faire, si c'est possible, *une petite récolte* [8]. Nous sommes bien portants, Thérèse, moi et Melle Adeline. Nous regrettons quelquefois la pêche avec l'ami Senn qui doit avoir déjà commencé sa fameuse manœuvre [9]. Ne m'oubliez pas auprès de lui. Nous tâcherons d'en profiter un jour, je ne sais quand. Espérons que ce sera dans peu car il faudra que je retourne *à Nîmes pour l'érection de la fontaine* et

de mon *S[ain]t Louis* à Aigues-Mortes où on m'attend [10]. Adieu, cher ami. Mes tendres amitiés à votre mère, père et à ce bon Francis [11]. J'étudie un coup sur le domino et le raimo [12] pour l'enfoncer. Que cela ne vous empêche pas de faire force *balances*. Ne nous envoyez plus de lettres de Paris à Nîmes sans au moins une de vous, hôtel du Luxembourg [13].

Fin [14]. Nous voilà décidés à partir pour Arles à 2 heures par le chemin de fer. Nous y coucherons. Il est dimanche et nous repartirons demain matin à 6 ½ heures pour être à la voiture de M. Tur qui nous conduira de Nîmes au Pont du Gard où il y a grande fête lundi. De la haute côte on va vite. Nous porterons les vignes.

[Adresse:]	[Poste:]
à Monsieur	Nîmes, 28 mai 1849
Paul Marin chez son père	Lyon, 29 mai 1849
Rue du Rhône	
à Genève	[Poste arrivée:]
Suisse	Ferney, 30 mai 1849
	Genève, 30 mai 1849

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] La date ajoutée à l'encre rouge – 28 mai 1849 – est inexacte. C'est bien la date du cachet postal de Nîmes mais cette date tombe un lundi et Pradier précise à la fin de sa lettre qu'il écrit le dimanche (27 mai).

[2] Les statues de la fontaine de Nîmes. Pradier est donc arrivé à Nîmes en avril et non en mai comme il l'avait projeté (voir la lettre précédente).

[3] Jacquet et Michel: pas de renseignements. – Charles-Marie-François Poggi, né vers 1801 (à Rome?), mort à Paris en 1879, fut le premier praticien de Pradier pendant une vingtaine d'années. Il s'installa avec sa famille à Nîmes après 1845 pour y ébaucher les figures de la fontaine. Pradier lui écrivit régulièrement pendant cette période (voir t. II de la *Correspondance*). Son fils unique, Raphaël, fut l'élève de Flandrin et de Gérôme; il fréquenta l'Ecole des beaux-arts de Paris, où il exposa ses œuvres entre 1863 et 1870 avant de se spécialiser dans la restauration des tableaux. John Pradier mentionne plusieurs rencontres avec Poggi entre 1875 et 1879 *(CJP)*.

[4] Jean Tur, propriétaire à Nîmes, membre du Conseil général du Département du Gard de 1842 à 1848. Pradier a correspondu avec lui au sujet des statues de la fontaine et, surtout, au sujet de la statue de *L'Immortalité* qu'il exécuta en 1850-1852 pour le tombeau d'Amenlier au cimetière de Nîmes (voir t. II de la *Correspondance*). Son buste en marbre par Pradier, signé et daté de 1851, fut acquis en 1907 par la Société auxiliaire du Musée d'art et d'histoire qui en fit don au Musée (inv. 1907-36).

[5] Pradier a écrit *7*!

[6] Filet en forme de poche pour la pêche aux écrevisses.

[7] Sur l'autographe on lit: *Uses*.

[8] Il n'en sera rien: voir la note 16 de la lettre précédente.

[9] Dans son bateau (voir la lettre suivante).

[10] Pradier sera à Genève lors de l'inauguration de cette statue le 9 septembre 1849. Le Musée d'art et d'histoire en possède un dessin préparatoire (inv. 1852-43). Le sculpteur fit don du modèle en plâtre à l'église de Ville-d'Avray.

[11] Le frère de Paul.

[12] Faudrait-il lire *rami*, jeu de cartes dont il existe diverses variantes (cf. l'anglais *rummy*)?

[13] Cf. lettre de Mlle Le Tenneur à Daniel Baud-Bovy, Nîmes, vers 1911: «Lorsque Pradier venait à Nîmes surveiller les travaux et mettre la dernière main à une statue de la fontaine, il ne logeait pas chez les Poggi qui n'étaient pas assez grandement logés pour le recevoir, car il était toujours accompagné de sa fille [Thérèse] avec son institutrice [Adeline Chômat], mais il prenait un appartement au Luxembourg et laissait chez les Poggi la gouvernante et la jeune fille qui était une charmante enfant à peu près de mon âge qui se lia tout de suite avec moi». (BPU, Fonds Baud-Bovy 205, enveloppe 3). Mme Le Tenneur habitait au 1er étage de la maison dont Poggi occupa le 2e, avenue Feuchères, à Nîmes.

[14] Ce post-scriptum est écrit dans la marge gauche de la première page.

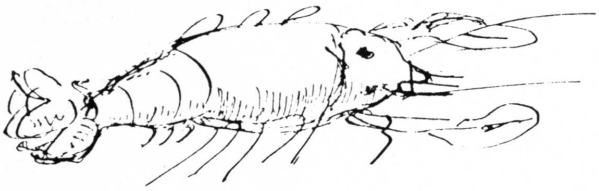
5

Nîmes, 30 juin 1849 [1].

Mon cher Paul,

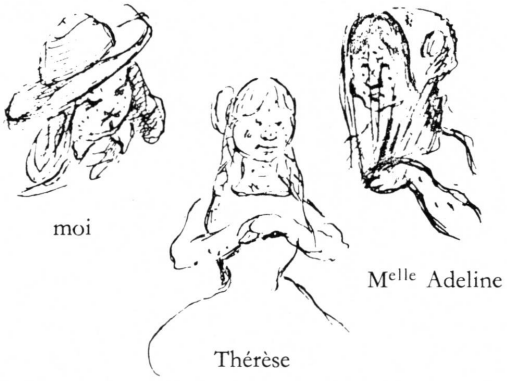
Qu'est-ce que vous fichez à Genève? Avez-vous des clients, des procès, des je ne sais quoi, ou des pêches d'écrevisses commandées par quelqu'autocrate? Ou le Président L. Bon à part [2] vous aurait-il demandé près de lui pour lui enseigner le filet ou tout autre divertissement perchetteux pour ses moments de loisir? – Car les échos d'alentour n'entendent et ne répètent plus nos rires joyeux. Votre frère, je le conçois, la barbe d'Esculape le tient en respect, il n'ose pas broncher devant son serpent [3]; la gravité que ce dieu veut qu'on ait n'admet pas le sourire, même encore moins nos éclats qui charment la vie, et la vie,

notre siècle en a besoin pour nous distraire de la tristesse qui s'empare des humains. Faut-il donc se préparer aux noires promenades des sombres bords? Ma foi, j'aime mieux, comme vous je pense, les rivages plus gais et plus heureux d'une belle mère [4] ou du lac de Genève. Je vois d'ici Senn qui dit: Et mon bateau. En effet, j'aime mieux ce nautonier-là que le chauve Caron au sourire infernal. Et puis, je redoute les anguilles de ce fleuve: on ne les mange qu'au Ténare et non à la tartare [5]. Dites-moi donc ce que vous faites tous, comment vous passez la vie. J'espère que le fléau républicain et cholérique ne vient pas vous troubler dans votre heureux sommeil. Cependant tout en dormant tâchez d'être un peu somnanbule et écrivez-moi tout ce que vous voyez, ce que votre esprit gai fait passer dans votre cerveau [6]. Pour moi, vous le voyez, je vous donne l'exemple. Cependant vous n'avez pas besoin de cet *éveil-juge*. Je crois vous avoir dit que nous nous étions mis à fabriquer des balances pour aller aux écrevisses à la rivière d'Eure à Uzès [7]. Nous sommes donc allés voir cette jolie et [...] [8] rivière mais, hélas! c'était trop près de la ville et nous n'en avons pris qu'une. Voilà sa grandeur et son portrait [9]:



Enfin nous sommes revenus l'honneur sauve cependant, mais non la chaleur qui est furieuse et les gredins de cousins de tout pays, des petits, des grands [*sic*]. Nous avons l'air d'avoir

une maladie de peau dégoûtante. Ceci me fait prendre en haine le pays, et si j'avais terminé mes travaux je serais bien vite à Genève respirer un moment sans me gratter. Thérèse est couverte de piqûres, Melle Adeline a les jambes, les épaules, les bras, enfin que sais-je, couverts aussi de rougeur d'écorchures. Nous n'osons plus aller dans les petits bouchons hors de ville, le travail pour se garantir est trop fatigant et voilà ce qu'on devient:



Vous voyez, cher ami, qu'il n'y a pas moyen d'y tenir. Je vais cependant faire ce que je pourrai pour rester jusqu'à ce qu'on puisse retourner à Paris sans crainte. Je compte essayer ici encore le mois de juillet [10]. Adieu donc. Je crains en outre que vous ne nous reconnaissiez plus car la couleur a passé aussi au ton de croûte de jambon. Mes amitiés sincères à vous tous et quelques jolis mots aux amis Constantin [11] et Cgnie.

J. Pradier

Ces dames me chargent de vous dire mille choses aimables. –

Autogr.: –?–. Copie: arch. famille Pradier.

[1] Date indiquée par Lina Pradier sur sa copie de cette lettre. L'autographe n'a pas été retrouvé.

[2] Louis-Napoléon avait été proclamé président de la République le 20 décembre 1848, après avoir remporté les élections du 10 décembre.

[3] Le serpent est un des emblèmes d'Esculape, dieu de la médecine.

[4] Calembour ou faute d'étourderie?

[5] *Caron*, ou *Charon*, était, bien entendu, le nocher des Enfers. Il passait dans sa barque, sur le Styx, les âmes des morts. Le *Ténare* (cap Tænaron, situé à l'extrémité méridionale du Péloponnèse) était une des entrées des Enfers, et, par conséquent, du *Tartare*, séjour des Titans vaincus. Ainsi, Pradier préfère déguster ses anguilles *à la sauce tartare* et non à l'entrée du Tartare!

[6] Sur la copie faite par Lina Pradier on lit: «ce que votre esprit gay pour fait passer dans votre cerveau».

[7] Sur la copie on lit: «à la rivière d'heure à Uses». (Cf. la note 7 de la lettre précédente).

[8] Mot laissé en blanc sur la copie.

[9] Les croquis reproduits dans la présente lettre sont des copies faites par Lina Pradier d'après les originaux. Ces copies sont vraisemblablement très fidèles, comme en témoignent les autres croquis copiés par elle sur les lettres à Paul Marin dont les autographes se trouvent à la Bibliothèque publique et universitaire.

[10] Voir la note 16 de la lettre 3 à Paul Marin.

[11] Voir la note 6 de la lettre 7 à Joseph Marin.

6

[Paris, fin octobre 1849 (?).]

[...] suis mis à l'instant même au travail. Je fais en attendant le canon braqué pour ne pas perdre *la main*. Déjà les modèles abondent et j'en ai donné.

....

Pour nous, cher ami, nous allons bien. Nous avons changé ‹nos› l'heure du dîner. Nous mangeons à 2 heures avec des faims de canard. Espérons que cela ira de mieux en mieux. Je crois que j'ai trouvé la pierre [1]. [...]

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Pour son groupe d'*Ulysse relevant le corps d'Achille?* – Comme Pradier informe Marin qu'il s'est mis «à l'instant même au travail», il écrit sans doute peu après son retour de Genève (cf. lettre à Poggi, Genève, 8 octobre 1849: «Je vais partir le 15 octobre à Paris»). Cette datation est appuyée par la lettre suivante dans laquelle il remarque: «Je vais mieux depuis que je dîne à 2 heures et soupe un peu à minuit». – Le fragment donné ici a été découpé dans l'autographe. Il est écrit au recto et au verso, sans qu'on puisse savoir lequel des deux côtés fut rédigé le premier. On ne trouve aucune trace de cette lettre parmi les copies faites par Lina Pradier.

7

Paris, 24 décembre 1849 [1].

Voilà donc, cher Paul, encore une année sur le râble... Tout le monde ne peut en dire autant. Passée bonne ou mauvaise, contentons-nous et célébrons le beaune 1re en sa mémoire et faisons retentir la voûte immense des vœux que nous faisons pour nous et nos amis auprès du digne et grand créateur de toutes choses. Soyez donc mon interprète de mes sentiments auprès de qui de droit.

Je vous envoie, pour fêter avec un peu de picton blanc ou rouge et la dinde classique, la moitié d'une *cible* de brie [2]. Faites-y honneur et augmentez avec les ruclons des tranchées [3] en l'envoyant après où vont toutes choses, *jusqu'à la feuille de rose*. ‹Ayez›

Ayez la bonté d'en envoyer la moitié à Mr Billet [4] ainsi que cette lettre que je lui adresse.

Avez-vous gagné quelque chose [5]? J'en doute. Pour nous, rien. Cependant il y avait de bien beaux lots et en quantité. Hélas! les belles et les bonnes choses de ce monde aujourd'hui nous passent devant le bec. Espérons donc que dans l'autre nous aurons tout ce que le *Koran* nous promet. Halla, halla!!! s'halla Malechkkk.....

C'est Mr Louvrier qui a gagné la statue d'argent. Il demeure boulevard Beaumarchais 8 [6]. Ce Mr pourrait se faire voir, il gagnerait beaucoup d'argent, je crois, pour peu que son nez ait quelque chose de particulier dans sa forme. Hem! comment trouvez-vous cette bise froide? L'écrevisse doit être rentrée dans son terrier. Engraissez-vous et grossissez, crustacés, et *c'est assez* pour notre retour dans votre belle patrie et la nôtre, pour que le subtil Marin en vous saisissant s'écrie: Ah! par exemple, en voici une qui dépasse la mesure. Honneur à toi, à nous qui n'avons plus rien à envier, à chapper, que les retraites obscures où le *sauvage* recouvert de ses bottes peut impunément pêcher loin des humains et se chauffer avec l'écorce et la branche desséchée [?] des peupliers et des saules allumée par l'allumette chimique des nations civilisées au temps des républiques crapuleuses et anti-sociales.

Nous recevons des nouvelles de Poggi qui travaille à force ainsi que les siens [?] et surtout la fenêtre ouverte [7]. Il dit qu'on ne peut pas rester au soleil. C'est probablement pour nous faire plusieurs pieds de nez... Hélas! pour nous le soleil n'honore à présent [8] que les régions

lointaines et nous ne lui voyons que le dos dont les rayons sont très pâles et *les vents* fréquents. On prépare à force les travaux de la fontaine et il paraît que l'inauguration aura lieu pour *Pâques*. Il faudra donc que j'y sois vers la fin de mars ou peut-être plus tôt [9]. Soyez donc prêts, chers amis, et allons profiter du quelque peu de plaisir que la rareté nous envoie.

Nous nous portons tous assez bien, et moi, je vais mieux depuis que je dîne à 2 heures et soupe un peu à minuit, ce qui nous divertit beaucoup au coin du feu où nous pensons à vous tous en regardant nos croquis. Souvenirs souvent plus plaisants que la réalité [10].

Adieu donc. Nos amitiés à vous tous. Une bonne poignée de main à votre bon père que nous réveillerons encore, j'espère, un moment l'été prochain. A vous,

J. PRADIER

[Adresse:]

à Monsieur Paul
Marin

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6. Monogramme: *JP* surmonté d'une couronne.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.

[2] Dans le canton de Vaud, une *cible* est un petit fromage rond à pâte molle.

[3] *Ruclon:* «fumier des rues, boue, immondices ramassées dans les rues ou sur les routes pour servir d'engrais» (*Nouveau glossaire genevois*, Genève, 1852). Les *tranchées* étaient creusées autour de Genève, à l'extérieur des bastions.

[4] Médecin genevois (voir la lettre suivante).

[5] Il s'agit d'une loterie – la «Loterie des artistes» – dont le produit fut destiné à l'acquisition d'œuvres d'art contemporaines. Le tirage venait d'avoir lieu au Jardin d'hiver. Pradier avait contribué avec une statuette en argent massif représentant *Sapho* debout (à ne pas confondre avec sa statue de *Sapho* assise, en marbre, qui fut exposée au Salon de 1852 et qui figure au Louvre). Cette œuvre, évaluée à 20 000 francs, fut le prix principal de la loterie. (Voir *L'Illustration* du 8 septembre 1849, p. 32, et du 29 décembre 1849, p. 275). Pradier en avait exposé une première version en bronze au Salon de 1848. Le Musée d'art et d'histoire en possède trois exemplaires en plâtre (inv. 1910-209, 1910-223, 1976-329) et un autre en plâtre stéariné (inv. 1976-330).

[6] Cette adresse est confirmée par le Bottin de 1850. Sur l'autographe on lit: *Beaumarché*.

[7] Poggi travaille aux figures de la fontaine de Nîmes (voir la note 15 de la lettre 3 à Paul Marin).

[8] Les mots *à présent* sont écrits dans la marge gauche.

[9] Il fera un nouveau séjour à Nîmes en mars-avril 1850 mais les cinq figures ne seront mises en place que beaucoup plus tard et l'inauguration de la fontaine n'aura lieu que l'année suivante.

[10] Cf. lettre de Pradier à Jules Canonge, Paris, début janvier 1850: «Nos images au coin du feu nous font passer nos soirées entourés des souvenirs du Midi».

8

Paris, 8 janvier 1850 [1].

Mon cher Paul,

Je vous remercie de votre envoi de vacherins. Ils sont arrivés un peu gêlés, cependant je pense qu'ils n'auront rien perdu de leur qualité vacherinesque. Vous ne m'avez pas dit si le Docteur avait reçu sa moitié de cible (Billet). Que faites-vous par ce froid *bougiarone* [2] et cette neige, car vous devez en avoir pas mal. Le buste de *Lamartine* que j'ai envoyé à Arles fait du bruit et l'admiration de tout le monde [3]. J'ai peur que lorsque j'y retournerai je ne les trouve tous avec la mâchoire décrochée. Mais avec un bon coup de poing dessous j'espère les remettre toutes en état. Je fais ici pour une autre loterie une autre petite statue qui sera en or, en argent et ivoire. C'est une *Léda* [4]. C'est alors que les bouches s'ouvriront et resteront en extase. C'est malheureux que ces travaux *ne me rapportent* que de la jalousie de mes confrères. Attendons, espérons encore, voilà. Je compte que les travaux du Tombeau vont reprendre et que je toucherai ce qui m'est dû et que je veux employer à faire des filets à écrevisses, comme j'ai déjà fait avec les 18 cent mille francs que j'ai manipulés pour cela. Hélas, que *n'est-ce vrai* [5]. En parlant de filets, Melle Adeline confectionne toujours son grand à alouettes. Il y en a déjà 4 à 5 mètres

de fait. Nous avançons car il faudra partir à la fin de février pour le Midi. Préparez-vous, la fête de Nîmes sera pour Pâques. Pendant qu'il fait froid envoyez-nous une petite truite de 5 à 6 livres pour Auber [6]. Vous vous payerez sur les fonds que vous avez à nous des billets qu'on vous a envoyés. Vous ne nous dites pas non plus si vous avez quelque chose. Vous savez que c'est le numéro écrit en rouge à droite du billet qui gagne. Envoyez-nous ceux qui auront gagné. Nous en avons eu un dans nos 4 qui a gagné. Nous avons eu deux assez jolies gravures d'après Decamp. Elles valent bien 2 francs chaque..... J'ai vu ce misérable petit *rouge* qui ressemble à un mops (chien) qui a gagné la statue d'argent. C'est un entrepreneur de maçonnerie. Il est aussi laid que Symard. C'est fâcheux [7].

Que dites-vous de Mme Paquet [8]? Il paraît qu'ils sont comme chien et chat. Elle me charge de m'informer ce qu'est le Monsieur et enfin ses mœurs et *ses fonds*. Dans tout cela je crois que j'en ai assez dit à Genève et qu'il ne faut pas mettre le où les autres ont le

Adieu, cher ami. Mes amitiés à tout le monde de votre famille et quelques amis. Portez-moi une carte à Dufour, aux Cougnard, à Senn [9], &tera. Tout à vous,

J. PRADIER

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6. Monogramme: *JP* surmonté d'une couronne.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.

[2] Peut-être de l'italien *buggerare*, «mentir». On dit, dans le parler toscan: *Fa un freddo buggerone*, «il fait très froid». Ayant séjourné plusieurs fois à Rome, Pradier savait l'italien (cf. ses lettres à Poggi dans le t. II de sa *Correspondance*).

[3] Voir la note 13 de la lettre 3 à Paul Marin.

[4] *Léda des artistes*, ou *Léda repoussant le cygne*, destinée à la «Loterie des artistes» de 1851. Le tirage eut lieu le 28 mars 1851 au Palais du Luxembourg. L'œuvre de Pradier fut gagnée par M. Menne, ouvrier marbrier demeurant boulevard Beaumarchais. (Voir *L'Illustration* du 6 avril 1851, p. 212, et *Le Théâtre* du 26 avril 1851). Le Musée d'art et d'histoire possède plusieurs croquis préparatoires de cette statuette (inv. 1852-44 et 1852-45) ainsi qu'un exemplaire en plâtre (inv. 1910-212).

[5] Il s'agit du Tombeau de Napoléon. Pradier a exécuté les douze *Victoires* qui entourent le sarcophage de l'Empereur. La commande officielle datait du 15 septembre 1843 (AN, F^21^ 734). Chaque statue fut payée 20 000 francs. Pradier ne les terminera qu'au début de 1852. Au moment où il écrivit cette lettre à Paul Marin, il n'avait touché qu'un quart des 240 000 francs alloués pour ce travail.

[6] Cf. lettre d'Auber à Pradier, Paris, 15 janvier 1850: «Il faut que vous veniez m'aider aujourd'hui, mon cher ami, à faire fête au monstre marin que votre munificence m'a envoyé. Je vous attends ainsi que Mlle Adeline et Thérèse. Je vais écrire aussi à Fouque. Nous ferons une partie de loto le soir. Enfin nous passerons une journée modèle. Vous dites oui, n'est-ce pas? Allons, dites, oui!»

[7] Il s'agit de M. Louvrier, gagnant de la statuette en argent de *Sapho* à la «Loterie des artistes» de 1849. Un *mopse*, ou carlin, est un bouledogue en miniature. – Pierre-Charles Simart (Troyes 1806-Paris 1857) avait été un des premiers élèves de Pradier à l'Ecole des beaux-arts. Il obtint le 2e Prix de Rome en 1831 et le Grand Prix en 1833. Pradier l'emmena avec lui à Genève et en Italie pendant que le choléra sévissait à Paris en 1832. On lui doit les bas-reliefs qui ornent les murs de la crypte du Tombeau de Napoléon ainsi que la statue de Napoléon placée au Reliquaire du Tombeau. Il succéda à son maître à l'Académie des beaux-arts en 1852.

[8] Voir la note 18 de la lettre 3 à Paul Marin.

[9] Sur Dufour, voir la note 8 de la lettre 2 à Paul Marin; sur Cougnard et Senn, voir la note 3 de la lettre 5 à Joseph Marin.

9

Paris, 15 janvier 1850 [1].

Mon cher ami,

Vous m'avez beaucoup affligé par la perte de notre fromage dont je vous avais alléché ainsi que ce bon Docteur [2]. Je vous écris un mot pour ce Monsieur [3] qui doit avoir une tête de rat, car il n'y a que ce quadrupède qui peut se permettre ce *rapt*. Aussi leur fait-on vive chasse, ce que vous allez faire à ce M^r^ au mufle rongeur. Faites, je vous prie, mes excuses au Docteur et dites-lui que j'attends une occasion pour que sa table ne soit pas veuve de ce Roi des fromages.

Si ce maraud *polisson* [4] ne s'acquittait pas sur-le-champ de cette dette, demandez à Cougnard qu'il [5] le poursuive à outrance de ma part. D'abord une assignation chez le Juge de paix, puis &tera, &tera.

Adieu, tout à vous,

J. PRADIER

Paris, le 15 janvier 1850.

Vous mettrez l'adresse à la lettre ci-jointe [6].

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6. Monogramme: *JP* surmonté d'une couronne.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge. Cette même date est donnée par Pradier au pied de la lettre.
[2] Le docteur Billet (voir les deux lettres précédentes).
[3] Celui qui a dérobé le fromage.
[4] Le mot *maraud* a été intercalé.
[5] Sur l'autographe on lit: *qui*.
[6] La lettre destinée au monsieur qui a dérobé le fromage. Ce post-scriptum est écrit dans la marge gauche.

10

Paris, 13 mai 1850 [1].

Mon cher ami,

Nous avons reçu votre lettre à Paris et non à Nîmes [2]. J'aurais préféré vous recevoir vous-même sans enveloppe, je veux dire avec la feuille de vigne, cela se comprend. Je ne suis pas resté autant à Nîmes que j'aurais dû y rester mais mes sacrés élèves [3] m'ont obligé par leurs larmes de revenir avant mon temps. J'y retournerai cependant cet automne. Vous devriez, cher Paul, être des nôtres et venir voir l'inauguration de notre fontaine [4].

J'apprends que la Suisse a obtenu une majorité heureuse [5]. Voyons un peu ce que tout cela va devenir. Espérons le bien, et surtout les écrevisses lorsque j'irai les traquer dans les fameux ruisseaux de la Montagne. Ecrivez-moi, mon cher, tout ce qui se fait et ce qu'on espère. Pour nous, nous venons d'arriver à Paris [6]. Le temps, qui n'est pas très beau, nous attriste un peu. Aussi je ne vous fais rire cette fois. Plus tard je prendrai ma revanche. Je vous prie de dire mille choses aimables à votre famille et nos amis. Je vous prie en outre de donner la lettre ci-incluse adressée à Cougnard et de la remettre vous-même [7]. Vous aurez la bonté de lui dire mille choses de ma part.

Adieu donc, cher Paul. Votre bien affectionné

J. PRADIER

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.
[2] Pradier vient de regagner Paris après avoir passé deux mois à Nîmes.
[3] A l'Ecole des beaux-arts où il avait succédé à son maître, Lemot, à la fin de 1827.
[4] Voir la note 15 de la lettre 3 à Paul Marin. La date de la présente lettre coïncide avec celle du procès-verbal de réception des cinq figures de la fontaine. C'est Poggi, installé à Nîmes, qui les a remises à l'architecte Questel.
[5] Les élections du canton de Berne pour le nouveau Grand Conseil avaient eu lieu le 5 mai 1850. L'ancien parti conservateur l'avait emporté sur le parti radical avec 118 voix contre 110. Mais sous la dictature de James Fazy, le canton de Genève resta soumis aux radicaux: pas un seul député conservateur ne fut appelé au Grand Conseil de Genève.
[6] Cf. lettre de Pradier à Poggi, Paris, 6 mai 1850: «Nous voilà arrivés à Paris depuis hier en très bonne santé. J'ai déjà travaillé».
[7] Lettre non retrouvée. Elle se rapportait probablement au groupe de *Polyphème surprenant Acis et Galatée* que Pradier voulait exécuter en pierre pour créer à Genève une fontaine monumentale sur la place du Molard.

11

Paris, 2 juin 1850 [1].

Mon cher Paul,

Je commence bas sur ce papier [2] parce que je me dis, il est 11 heures du matin, dimanche, nous allons à S[ain]t-Denis, patrie des talmouses [3] et je crois des matelotes. – Nous allons, dis-je, voir Charlotte, qui ne va pas manquer de me demander si nous avons reçu de vos nouvelles [4]. Je dis donc qu'il ne faut pas que [je] m'étende de tout mon long, je ne chercherai pas à remuer le cœur et l'âme de notre ami en [le] réveillant par des souvenirs plus ou moins agréables et brûlants et pleins de ces allures qui chatouillent le désir et provoquent le rire aux gammes chromatiques. Je parlerai du temps, de la température qui est des plus agréables, ni chaleur ni froid, enfin ce qu'il y a de mieux sur ce vieux monde qui en [a] vu, il peut s'en vanter, celui-là. Cependant, ça se ressemble un peu, je crois, et comme nous perdons le souvenir de tout ce qui nous est arrivé de malheureux et que nous avons toujours faim, tout nous semble nouveau et nous voudrions retrouver le bonheur passé qui se représente toujours aussi d'une manière différente. Oh! richesse de la NATURE. Voyons, ne rions pas pour un moment, voilà du grave. Mais ce grave, malheureusement, atteint tout le monde, nos meilleurs amis et nous-mêmes.

Cette pauvre Madame Dameron [5] vient de mourir d'une maladie de l'estomac. Elle a bien souffert et sa pauvre fille est bien à plaindre avec ce père et ce frère qui la grugent..... Auber fait tout ce qu'il peut pour la soulager. Elle est bien maigre, cela n'est pas fait pour la remettre. Hélas, que voulez-vous, il faut se résigner. Ecrivez-lui, je crois que vous lui ferez plaisir.

Engraissez-vous les écrevisses? Avez-vous découvert quelque vivier? Je ne sais si nous pourrons cette année aller leur faire l'honneur de les décarapacer car je vais retourner à Nîmes le 10 juillet pour en terminer sans doute mes travaux de la fontaine [6]. Ne pourriez-vous point nous y rejoindre quelques jours pour la foire de *Beaucaire* [7]? Nous pourrions vous y recevoir. Le Préfet [8] veut absolument que nous y logions, il a une superbe habitation à nous offrir. C'est un charmant homme qui nous aime beaucoup et qui nous donne de bons dîners. C'est quelque chose par le temps qui court.

Fig. 7. Charlotte Pradier (1834-1855) vers 1850. Photographie arch. famille Pradier, Paris.

Comment mène-t-on le bonnet rouge à Genève? Ici, vous voyez, on commence à les dominer pas mal [9]. On est fort tranquille et l'espoir renaît un peu. Les voitures, la lune et les femmes sont belles et en quantité. L'œil seul peut impunément dévorer ces fruits, ces fleurs de la saison. Thérèse m'appelle, allons, Melle Adeline aussi. Je ne sais si vous pourrez me lire. Tant mieux, vous penserez un [peu] plus longtemps à nous. Voyons, préparons-nous, nous allons probablement attaquer de front une friture. Que n'êtes-vous là pour

attacher à notre chapelet encore un jour agréable et un doux souvenir.

Adieu. Amitiés de tous, de tous les amis aussi.

J. PRADIER

[Adresse:]
à Monsieur
Paul Marin, fils
Rue du Rhône
à Genève, Suisse

[Poste:]
Paris, 2 juin 1850

[Poste arrivée:]
Genève, 4 juin 1850

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge. Elle coïncide avec celle du cachet postal de Paris.

[2] Il commence au milieu de la page.

[3] La *talmouse*: «pièce de pâtisserie sucrée dans laquelle il entre de la crème, du fromage et des œufs. Des talmouses de Saint-Denis» (Littré); «pâtisserie triangulaire (selon Furet) contenant une pâte au fromage et aux œufs» (Robert).

[4] Charlotte était élève de la Maison d'éducation de la Légion d'honneur à Saint-Denis depuis 1846. Son père lui rendait visite assez souvent, accompagné de John et de Thérèse (voir la *Correspondance* de Pradier, t. II).

[5] La mère de Pauline Dameron (voir la note 2 de la lettre 1 à Paul Marin). – Moins de deux mois après la date de la présente lettre, Pradier a rédigé son propre testament.

[6] Il écrivit à Poggi vers le 15 juillet qu'il comptait partir le 25. Aucune lettre ne nous renseigne sur ce voyage, qui n'eut peut-être pas lieu.

[7] Cette célèbre foire, instituée au moyen-âge, avait lieu au mois de juillet.

[8] E. Lagarde, préfet du Gard de 1848 à 1852. Il assista aux obsèques de Pradier (registre mortuaire, arch. famille Pradier).

[9] Pradier fait allusion à la loi électorale du 31 mai 1850 limitant le suffrage universel. Victor Hugo s'y était vigoureusement opposé.

12

Paris, 20 mars 1851 [1].

Mon cher *Pôle*,

Comment allez-vous? Avez-vous un peu de grippe? Ce serait embêtant si les Parisiens avaient eux seuls cet ennuyeux don du Printemps. J'espère bien que vous m'apprendrez un de ces jours que vos yeux pleurent, que vous toussez, que vous avez mal à la gorge [...] [2], de la fièvre, et puis enfin que cela va mieux. Pour mon compte, je l'ai eue un des 1ers et je l'ai encore. Voilà *3 mois*. C'est amusant! Enfin je me console en pensant à nos écrevisses qui doivent avoir fait des progrès dans leur carapace. Soignez-les, portez-leur de la grenouille, mais respectez-les. Et les bals, comment les menez-vous? La jeune personne donne-t-elle? Il me semble qu'il doit y avoir un sommeil de marmotte. Hélas! Paris seul ne dort pas. Voici venir et finir les titines, les fifines, les chicards, les chiptonzikofs, les binettes [3], ohé, &tera, &tera. Mais voici venir aussi, pour remplacer ces vieux et toujours nouveaux plaisirs qui font tourner toutes les trombines, les rayons dorés d'un soleil de printemps. Nous attendons une suite de ces bons rayons qui doivent dorer la crête des ‹baraques› baraques de Sèvres [4] et des matelotiers ‹de Sèvres›. Nous avons une fournée de jeunes et belles femmes à vapeur qui veulent étudier avec nous le petit bleu et l'anguille de la nature étudiée sur toutes ses faces par Marcailhou [5]. C'est une *jouis* comme une autre et un *bénef* pour tous.

Nous avons dîné chez Auber [6] dimanche ‹avec tous mes enfants› avec Melle Adeline, Charlotte, Thérèse et John [7]. Il y avait Pauline[8] et sa cousine mariée. J'en ai été affligé car il faut vous dire que ces deux femmes ne sont plus ce qu'elles étaient. Elles ‹ont tenu des discours› avaient une conversation indécente, j'en étais scandalisé pour mes enfants. Aussi j'espère que ce sera la dernière fois que ‹je› nous nous trouverons ensemble. Je crois qu'Auber, qui m'a semblé déconcerté, commence à se désillusionner. Du reste elle est sèche, elle ne chante plus bien, elle joue

comme un glaçon, ‹elle est fort peu bien› elle n'est pas goûtée dans *L'Enfant prodigue* [9]... Elle est bien changée. ‹...› [10] *Cette* cousine l'a perdue. Elles vont chez Guillaume, c'est tout dire [11] ..... Je vois pour elle un triste avenir que les gens qui *n'ont pas de cœur méritent*.

Cher ami, vous allez avoir quelques fêtes à Genève, cela fera revivre un peu ce pays. Les étrangers en mouvement pour l'exposition de Londres [12] se laisseront glisser jusque sur nos montagnes et notre lac. Je voudrais bien ‹pouvoir leur› faire, si j'étais riche, quelque grande chose pour cette solennité. Hélas! hélas.

Écrivez-moi donc un peu l'ordre et la marche de vos drôleries ‹et› ainsi que le temps et l'époque où il sera nécessaire de s'emballer pour le véhicule qui nous rapprochera, moment pour nous délicieux, croyez-le, cher ami. Adieu et à bientôt, j'espère. Mes amitiés à votre bonne famille et les caresses de nous tous pour vous.

J. Pradier

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.

[2] Deux mots illisibles suivis des mots: *et enfin* biffés.

[3] Déguisements ou personnages du carnaval.

[4] Les mots *baraques de Sèvres* sont en surcharge. A propos de Sèvres, cf. la lettre 3 à Paul Marin.

[5] Voir la note 4 de la lettre 3 à Paul Marin.

[6] Cf. *CJP*, 10 décembre 1876: «[Maman] me remet un numéro du *Figaro* [...] parce qu'il était question des derniers moments de notre vieil ami Auber, 24, rue S[ain]t Georges, pendant la Commune dans son petit hôtel de vrai grand seigneur où nous avons été dîner si souvent jadis du vivant de mon père. Auber, après la tarte aux cerises traditionnelle, nous emmenait ensuite dans son coupé vert olive soit à l'Opéra, soit à l'Opéra-Comique [...]».

[7] C'est ainsi que Pradier écrit habituellement ce prénom.

[8] Pauline Dameron.

[9] Opéra en cinq actes, musique d'Auber et paroles de Scribe. Pauline Dameron y tenait le rôle de Jephtèle. La première eut lieu le 6 décembre 1850 à l'Opéra. Cf. la *Revue et Gazette Musicale de Paris*, 8 décembre 1850: «Mlle Dameron s'est distinguée dans le rôle très difficile de Jephtèle. Elle a su plus d'une fois faire valoir et applaudir sa voix étendue, pure et bien posée».

[10] Plusieurs mots biffés illisibles.

[11] Il pourrait s'agir de François-Nicolas Guillaume, qui avait acheté la maison de campagne de Pradier à Ville-d'Avray le 5 septembre 1849 (AN, Etude LIII-1009). Il demeurait à Paris boulevard de la Madeleine, cité Vindé.

[12] L'Exposition universelle de Londres, ouverte le 1er mai 1851. La *Phryné* de Pradier y obtint l'unique grande médaille de première classe décernée à la sculpture. Cette œuvre avait d'abord figuré au Salon de 1845; elle appartient aujourd'hui au Musée des beaux-arts de Grenoble.

13

Paris, 15 septembre 1851 [1].

Mon cher ami,

Voici venir quelque chose de plus sérieux. Il s'agit de John, que je vais retirer de pension [2] pour lui faire faire sa 1re communion, mais à Genève. Et puis, pour lui éviter de perdre son temps sur le grec et le latin, je veux de bonne heure lui faire enseigner la chose pour laquelle il aura le plus d'amour – la peinture, la musique [3]. Mais avant tout je veux qu'il sache bien sa langue, ce qu'on enseigne à peine au collège. En conséquence je voudrais qu'il pût communier à Pâques prochain. Serait-il possible de trouver à Genève une bonne maison, comme par exemple chez un Ministre qui tiendrait quelques pensionnaires, où il pourrait se fortifier sur le français, sa religion, et il emploierait quelques heures à faire quelques études chez Lugardon et un peu de piano chez Bovy [4], qui ne me refuseraient pas (nous avons le fils de Lugardon à Paris [5]). Voilà donc une grande commission dont je vous charge, mon cher ami. Faites comme s'il était votre fils, occupez-vous-en donc vite, il n'y a pas de temps à perdre dans cette circonstance. Dites-moi ce que vous pensez de cela et donnez-moi des idées meilleures encore si vous les trouvez. Vous me donnerez aussi les prix de cette pension et de ses maîtres, tel que l'anglais, l'allemand, si c'est possible. Voilà

beaucoup de choses mais il a du courage; il fera d'ailleurs ce qu'il pourra.

Adieu, cher ami. Votre tout affectionné

J. PRADIER

Causez-en chez vous.

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.
[2] John était élève au Collège Henri IV.
[3] John étudiera la musique avec Adolphe Adam et la peinture à l'atelier de Gleyre.
[4] Charles-Samuel Bovy-Lysberg (Genève 1821-1873), fils du graveur, élève de Chopin, s'établit à Dardagny en 1848 et se fit connaître à Genève comme professeur de piano. John le fréquentera pendant son séjour à Genève en 1867-1871.
[5] Albert Lugardon (Rome 1827-Genève 1909), fils et élève de Jean-Léonard Lugardon, fut paysagiste et animalier. Il passa un an à Lyon en 1849 et un an à Paris où il devint l'élève d'Ary Scheffer. A partir de 1855 il exposa presque tous les ans à Genève et en Suisse. Son père avait eu un atelier dans la maison Marin.

Fig. 8. John Pradier (1836-1912) en uniforme de collégien et sa sœur Thérèse (1839-1915), vers 1850. Photographie arch. famille Pradier, Paris. ▷

14

Paris, 22 septembre 1851 [1].

Cher ami,

Votre lettre m'a effrayé tant pour le prix que pour les difficultés à lever. N'est-il donc pas possible de trouver quelque chose de meilleur marché ainsi? Je pense que continuer son français et faire ses études religieuses ne sont pas le diable. D'abord trouver un professeur de français et aller chez un Ministre ou dans une pension. Il me semble qu'il y a des pensions où il y a peu d'élèves et où un élève n'apprend que ce qu'on désire. Enfin voyez donc encore mon cher Paul, pour ces six mois ce qu'on peut faire.

Je vous remercie de la pensée que vous avez eue de le prendre avec vous. Ce ne serait qu'autant que Mme Marin [2] accepterait la pension qu'elle désirera. Le reste, nous trouverions bien facilement: un professeur de français; Lugardon lui donnerait quelques leçons chez lui dans son atelier; et le piano, Melle Pâquet [3] lui donnerait aussi des leçons ou chez vous ou chez elle. Voyez tout cela et puis, si cela peut s'arranger, nous partirons tous.

Adieu. Votre tout affectionné

J. PRADIER

Mes amitiés à la famille.

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.
[2] La mère de Paul, Julie Marin.
[3] Voir la note 18 de la lettre 3 à Paul Marin.

15

Paris, 20 novembre 1851 [1].

Cher Paul,

Vous dites que vous attendiez une lettre de moi au sujet de la demande que je vous avais faite pour John ainsi qu'à Lugardon. Mais cher ami, je n'avais rien à répondre là-dessus puisque les cornichons de Ministres de Genève on[t] dit que 15 ans ½ n'était pas un âge convenable [2]. Ici, les Coquerel [3] et Comp.ie sont restés moins longtemps dans le vinaigre et les prennent à 15 ans. En conséquence j'ai abandonné mon idée pour Genève. Il reste donc à la maison avec les maîtres que je lui donne. Il va pas mal et il va chez Coquerel à 11 heures du matin deux fois par semaine avec d'autres jeunes gens, et d'après ce qu'il me dit leur méthode d'instruction est bien différente de vos manières. Elle est simple et bonne car enseigner la religion, cela [4] veut dire enseigner qu'il y a un Dieu et que nous possédons une étincelle de cette divinité, ce qui forme l'âme et par conséquent son immortalité, &tera, &tera. Vous voyez que cela pourrait s'enseigner en peu de temps. Car l'histoire des Juifs et celle des Romains vous font connaître celle du Christ avec plus de vérité. Ensuite il est bon d'enseigner la religion catholique et savoir aussi que la nôtre découle d'elle; connaître celui qui a fait cette réforme, qui l'a simplifiée, &tera, &tera. Finissons donc et assez sur ce point [5]. ‹Vous› Il a en outre un maître de composition qu'il n'aurait pas pu avoir là-bas [6], et puis mes conseils ‹de›, ce qui n'est pas peu de chose. Enfin, faisant la part du feu comme en toute chose, je pense que cela ira bien. Il est bon, il a bon cœur, il est très intelligent. Il a beaucoup appris au collège que je ne croyais. Ainsi il est, je crois, en route pour devenir quelque chose. Il faut, je crois, habituer les enfants de suite à travailler pour l'avenir. Il me charge de vous dire mille choses aimables de sa part ainsi que Thérèse et Melle Adeline [7]. Pour ce *crétin* de Louis [8], il est d'un cornichon à manger du foin. Il nous fait de ces brioches rares. Enfin ayons encore un peu de patience. Il est sale comme un peigne, je ne sais s'il pourra jamais avoir cette propreté parisienne pour les appartements, cet œil, cette oreille à tout. John me dit qu'il va vous raconter quelques-unes de ses bêtises, en conséquence cette petite lettre est seulement pour moi la réponse à votre avant-dernière lettre. L'autre sera plus joviale, comme d'habitude. Je ramasse des sujets à traiter pour plus tard. Adieu donc, cher Paul. Votre affectionné

J. Pradier

[De la main de John Pradier:]

Cher Monsieur Paul,

Je vois avec plaisir que vous vous êtes toujours montré aussi bon pour moi. En effet, je pense que vous avez dû bien courir pour tâcher de trouver une pension qui me fût convenable. C'est pourquoi je vous remercie de tout mon cœur. – En ce moment je suis à la maison et je travaille à ma langue française, à mon piano et à ma composition musicale; j'ai un maître pour tout cela. – Quand revenez-vous du sublime Genève? Nous vous attendons tous avec l'éternel Loto [9]. Vous nous avez envoyé un drôle de Louis – il n'est pas d'or toujours. Tantôt on parle de vendre des chapeaux. Que fait-il? Il fait monter de lui-même un méchant archand [sic] d'habits galons et il les vend lui-même, et trompé par l'archand [sic] civique il donne ‹le› 2 chapeaux pour 4 francs. – Ce n'est pas assez, riposte l'autre, ces castors ne valent rien. – Eh bien! prenez les quatre pour 4 francs alors, reprend Louis. Papa ‹lui› dit à Louis de garder alors les 4 francs pour lui, après l'avoir bourré. Il répond alors: Merci; et il part. – Tantôt il fait entrer des voleurs, leur fait du feu, etc.; on le gronde et il jure qu'on ne l'y reprendra plus. Aussi tous ceux qui viennent n'entrent plus – Martinet, Desains [10] – car Louis les prend pour des voleurs. Pour entrer dans une maison il entre dans un corps de garde et il est arrêté. Enfin... il revient de son pays. – Adieu, cher Monsieur. Ne manquez pas de dire bien des choses à Mr et

Mme Marin, à Marie, à Antonie [11], etc. Adieu... Embrassons-nous.

JOHN PRADIER

Bien des choses à M. Lugardon.

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.

[2] Né le 21 mai 1836, John avait effectivement quinze ans et demi au moment où son père écrivit cette lettre.

[3] Ici et plus loin, Pradier a écrit *Cokrel*. Il s'agit soit d'Athanase-Laurent-Charles Coquerel (Paris 1795-1868) soit de son fils, Athanase-Josué (Amsterdam 1820-Fismes 1875). Coquerel père succéda en 1832 à Paul-Henri Marron comme pasteur de l'Eglise réformée de Paris. Ce fut la personnalité la plus éminente et la plus connue du protestantisme français sous Louis-Philippe. En 1848 et 1849, il siégea aux deux assemblées, constituante et législative. Ses sermons ont été publiés en huit volumes (1819-1852). Coquerel fils, élève des Facultés de théologie de Genève et de Strasbourg, devint aumônier du Collège Henri IV le 8 février 1848. Il se mit à la tête du protestantisme libéral. La famille Pradier a conservé le certificat de baptême de John Pradier, daté du jour de Pâques, 11 avril 1852, et signé par Athanase Coquerel fils, pasteur de l'Eglise évangélique réformée de Paris.

[4] Sur l'autographe on lit: *ce qui*.

[5] Cf. lettre de Pradier à Jules Canonge, début janvier 1848 (?): «Vous me donnez aussi l'agréable espoir d'avoir à exécuter une statue pour le *Campo Santo* des protestants [à Nîmes]. C'est bien en effet à moi, sculpteur protestant (entre nous, juif, grec, catholique, sauvage, etc., car j'aime à voir Dieu protecteur de toutes les prières), à qui on doit accorder ce travail». Signalons à ce propos que le grand-père de Pradier, Pierre Pradier, né en 1736 à Saint-Ambroix (Gard), s'était réfugié à Genève en 1757 pour échapper aux persécutions religieuses qui sévissaient dans le Midi de la France.

[6] Au moment du décès de son père en juin 1852, John était élève de Joseph Franck (Liège 1820-Paris 1891), frère du célèbre compositeur (inventaire après décès, AN, Étude XCI-2000). Cf. *CJP*, 14 janvier 1877: «[...] Franck, que j'ai eu premier comme professeur, avait commencé mes études un peu avant mon entrée au Conservatoire».

[7] Malgré toutes ces dispositions, John se comportera si mal à la maison qu'il sera renvoyé en pension dès le mois suivant (lettre de Charlotte Pradier à sa mère, Saint-Denis, 16 décembre 1851). Cf. Lettre de Pradier à sa femme, fin novembre-début décembre 1851: «Je ne vous envoie pas John aujourd'hui [...]. Il perd tellement de temps dans la journée avec ses jeux brusques qu'on ne peut arrêter qu'il faut lui laisser pour ses études tout son temps. [...] Je vois que décidément il faudra le mettre dans une pension sévère. J'en ai une au Luxembourg qui permettra l'entrée des autres maîtres que je lui donne. Il sera bien. Il a tant de facilité qu'il faudra lui doubler au moins son travail, qu'il fait en rien de temps pour pouvoir jouer. [...]».

[8] Probablement Louis-Jean Danniger, né à Bussy (Vaud) en 1835 ou 1836, mort célibataire au 29, rue du Rhône, chez les Marin, où il était domestique, en octobre 1868 à l'âge de trente-deux ans (AEG, état civil).

[9] Cf. Daniel Baud-Bovy, interview avec Mme Pâquet-Chapuis en 1907: «Le soir [Pradier] aimait faire des parties de loto avec Mlle Adeline (gouvernante de sa fille) et, dit-on, sa maîtresse» (BPU, Fonds Baud-Bovy 203, f°s 95-97).

[10] Achille-Louis Martinet (Paris 1806-1877), graveur, membre de l'Institut en 1857. Cf. *CJP*, 13 octobre 1874: «M. Lequesne me fait remarquer un joli petit buste en terre cuite, portrait de M. Martinet, vieil ami de notre famille, portrait très ressemblant». – Charles-Porphyre-Alexandre Desains (Lille 1789-?), peintre d'histoire, de genre, de paysages et de portraits.

[11] Probablement le concierge des Marin, Antoine Perdrolette. Paul Marin lui légua 2 000 francs (testament Paul Marin, AEG, Jur. civ. AAq, 19, pp. 285-286). Marie était peut-être son épouse.

16

Paris, 10 décembre 1851 [1].

En voilà, mon cher Paul,

des pétarades, et je n'ai pu en jouir [2]. J'étais attaché par des affreuses et habituelles douleurs comme vous savez chaque commencement d'hiver. C'est amusant de se dire, dans 10 ou 11 mois je souffrirai sous Louis-Napoléon ou d'autres, comme a fait Jésus. Sacré mille nom d'une tête de socialiste. Il faut donc se résigner, cher ami, à moins cependant que les eaux de je ne sais quels bains viennent m'arracher, ces étés, les racines misérables qui me donnent un prélude des maux qu'on éprouve dans l'Empire de Satanas. C'est-à-dire que je pouvais à peine faire cette fameuse partie de dominos dont nous avons pris le parti ensemble en attendant le silence [et] que le brutal [3] ait cessé, ce qui arrive habituellement: deux jours de fusillade et canonnade et puis, le 3me, fin et silence et chacun remet l'un sa

jambe, l'autre son bras, les uns leurs carreaux cassés et les autres rien car il[s] vont manger la salade par la racine. Tout cela cependant est bien triste, mais vraiment, on sourit lorsqu'on voit châtier un moment ces fouteurs de trouble, ces burgraves arrêtés, l'un prêchant la guerre civile, l'autre mettant Louis-Napoléon hors la loi et proclamant sa déchéance, enfin que sais-je. Je vous assure, je ne sais si j'ai eu raison mais [j'ai] presqu[e] été content de cette punition donnée adroitement. Enfin comme toujours nous avons vu passer quelques blessés en gants jaunes [4]. Cette couleur a donné un peu plus que l'autre, je veux dire la Nature.

Enfin nous nous sommes comptés et nous sommes trouvés tous à l'appel. L'écrevisse n'y a rien gagné. J'espère qu'elle nous verra caparaçonnés et [qu']elle nous attendra caparaçonnée. Nous verrons à qui restera la victoire. Nous préparons nos *engins* un peu chameaudés [?] par le temps et sa lime. Hélas! personne encore n'a pu le retenir. Il faut donc se résigner et le prendre comme il vient, s'envoler avec lui et l'immensité des êtres et des choses. Quelles ailes, dites donc. Je pense qu'il fait plusieurs voyages, c'est ce qui [5] fait qu'il y en a toujours quelques-uns d'oubliés à son retour.

Ah, je pense à ce pauvre poltron de Pivot qui s'est trouvé au milieu de la tempête dans la rue S[ain]t-Martin où il demeure [6]. Quelle figure. Il doit en avoir perdu quelques cheveux et a au moins [perdu?] sa dernière dent. Je le vois bouchant sa fenêtre avec son matelas. Nous apprenons cependant qu'il n'a rien perdu, Dieu soit loué, et sa boutique aussi, car il ne va pas tarder de filer dans son Portugal.

Adieu donc, cher ami. Tout le monde vous serre amicalement la main.

J. Pradier

Mes amitiés à votre chère famille.

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge.
[2] Il s'agit, bien entendu, du coup d'Etat du 2 décembre.
[3] Canon, en langage de soldat.
[4] Accoutrement des dandys.
[5] Sur l'autographe on lit: *ce qu'il.*
[6] Des barricades avaient été dressées dans le quartier du Temple au lendemain du coup d'Etat. Les rues de ce quartier furent balayées par les troupes dans l'après-midi du 4 décembre. Il y eut quelque deux cents victimes. – Sur Pivot, voir la note 3 de la lettre 6 à Joseph Marin. Aucun Pivot demeurant dans la rue Saint-Martin ne figure dans le Bottin de cette époque.

17

Paris, le 2 janvier 1852 [1].

Cher ami, voici venir une nouvelle année avec son éternel et vivifiant soleil dont les doux rayons font pousser, mûrir, engraisser toute chose, jusqu'au jambon du *désert* et le petit bleu, ami de l'homme, que je voudrais bien déguster sur le petit mur d'un petit bouchon nommé *le Croissant* au bas de Salève, ou tout autre temps sur les bords d'un ruisseau où l'écrevisse se promène en nous attendant, ou du lac [2], fraîche et belle habitation de la truite, la lotte et la tendre *ferra*. Ne pas confondre avec Ferrat *cocardo* [3], qui aime comme nous à se rappeler souvent votre cher souvenir, dans le loto 77 les jambes à Marin, les cocottes à Marin, 22, & tera, & tera, se rappeler ces petites et divertissantes cour-

ses et *heures sèches* qui ne l'étaient jamais à cause des 3 couleurs qu'on aime à fêter partout: le bleu, le rouge et le blanc. Tout ce méclia [?] s'accommode bien ensemble, il n'y a qu'en politique qu'ils sont ennemis. Aussi nous venons d'y mettre ordre, comme vous avez dû voir par le vote à la lame tranchante, à la voix sonore et décisive [4]. L'horizon de 1852 se nettoie chaque jour de la vermine qui l'obscurcissait et qui aurait peut-être pu couvrir notre peau ou notre carmagnole obligée [5]. Buvons donc, cher ami, à la santé du cœur courageux qui veut nettoyer les écuries d'Augias, car nous pourrons sans danger nous aller serrer la main et retrouver au retour le foyer et notre couche sans être souillée par le sac du chiffonnier travailleur républicain. Nous avons été saluer le président aux Tuileries [6]. Cela avait bon air et tout le monde semblait content, espérant un bel avenir. Que Dieu protège la France et lui ouvre les yeux sur son mortel ennemi, l'Anglais, acharné à diminuer sa gloire et affaiblir par tous les moyens, même déshonnêtes, sa fortune et sa tranquillité.

Vous nous avez manqué, cher ami, ce premier jour de l'an autour d'une table où nous sablions le S[ain]t-Péray mousseux et *rose*. A son excellente qualité j'en ai fait mettre quelques flacons de côté et couchés sur le flanc dans le sable classique [7]. Louis [8] voulait enlever le paletot, témoin de son âge séculaire. Il dit: Faut-il enlever ces *bruchons* qui sont sur cette bouteille? Heureusement que je connaissais cette langue du jeune âge et l'ai arrêté. Il est pour moi un professeur savant de cet idiome plus ou moins genevois, suisse ou savoyard. Voilà un temps qui va *chalousser* nos bottes – le feu et l'humidité ensemble. Je garde d'autres mots pour une autre *occase*.

Dites-moi, cher ami, que faites-vous? Ne viendrez-vous pas voir le Salon? Je compte y mettre ma *Sapho*, la poésie sérieuse. Il sera ouvert au mois d'avril [9]. Le froid commence un peu. Nous sommes autour d'un bon feu de charbon de terre, seul bon moyen. Je dis «nous sommes» parce que, comme vous le pensez, John, Charlotte, Thérèse et Melle Adeline sont près de moi. Ils vous disent tous mille aimables choses ainsi que tous les amis de la maison auxquels j'ai fait votre gentille commission. Ce bon Martinet [10] et Fouque [11] espèrent toujours vous aller voir et manger à la *coquille* un bon poulet, une friture de pommes de terre, etc., avec, *bien entendu*, bon appétit.

Adieu donc, cher Paul. Agréez toujours l'amitié de nous tous. A vos chers parents les vœux d'un vieil ami dévoué,

J. PRADIER

Autogr.: –?–. Copie: arch. famille Pradier.

[1] Date indiquée par Lina Pradier sur sa copie de cette lettre et suivie de la mention: «sur le dos» entre parenthèses. L'autographe n'a pas été retrouvé. Comme pour la lettre 5 à Paul Marin, le croquis reproduit ici est la copie faite par Lina Pradier du croquis original. Sous ce croquis on lit: «et voici les vacherons [*sic*] et les bons soins qu'on ne devine pas... Papa dit que ce sont des pommes...»

[2] Lire: «sur les bords du lac».

[3] Jean-Joseph-Hippolyte-Romain Ferrat (Aix-en-Provence 1822-1882), élève de Pradier. Il entra à l'Ecole des beaux-arts de Paris en 1841, obtint le 2e Prix de Rome en 1850 et exposa au Salon de 1849 à 1870. – *Cocardo:* de *cocardier*, «patriote exalté»?

[4] Allusion au pébliscite du 20 décembre 1851 qui approuva le coup d'Etat par 7 145 000 «oui» contre 592 000 «non». Le résultat en fut solennellement annoncé le 31 décembre.

[5] A la suite du coup d'Etat, des milliers de personnes furent arrêtées, bannies ou déportées.

[6] Le 1er janvier fut marqué par un *Te Deum* d'action de grâces suivi d'une réception officielle aux Tuileries.

[7] Pradier avait une cave bien fournie. Au moment de son décès elle contenait: 355 bouteilles de vin rouge ordinaire, 215 bouteilles de vin de Bordeaux ordinaire, 7 flacons de vin de Pomard et Bordeaux, 24 bouteilles et demi-bouteilles de vin rouge ordinaire, 36 bouteilles et 4 demi-bouteilles de Champagne, 36 bouteilles de Saint-Emilion et 11 flacons d'Ermitage, Côte-Rôtie et Chambertin (inventaire après décès, AN, Etude XCI-2000).

[8] Voir la note 8 de la lettre 15 à Paul Marin.

[9] Le 1er avril 1852. Pradier devait mourir avant la clôture. Sa statue en marbre de *Sapho* fut entourée d'un voile de crêpe. Elle lui valut, en récompense posthume, la médaille d'honneur du Salon. Acquise à la vente Pradier par le ministère de l'Intérieur, cette œuvre est exposée au Louvre. Le Musée d'art et d'histoire en possède une petite réplique en bronze (inv. 1910-9bis).

[10] Voir la note 10 de la lettre 15 à Paul Marin.

[11] Voir la note 4 de la lettre 2 à Paul Marin.

18

Paris, 29 avril 1852 [1].

Mon cher *Pôpole*,

Vous avez dû déjà me pardonner mon retard à répondre à vos aimables missives et il fallait vraiment la situation où je suis pour en avoir le temps. Je la saisis avec empressement en l'accompagnant de détonnements effroyables. La position est belle, avec et sans balancier. J'ai pensé qu'un coup de balai dans les souterrains du grand conducteur de toute chose ne ferait pas mal avant de développer ses ailes un peu poudreuses pour changer de climat, intention toujours agréable chaque année et qui me fait supporter tous les maux et les ennuis de la vie qui en font une majeure partie. Nous avons bien la matelote printanière, le petit bleu, &tera, &tera. Mais, hélas! nous n'avons pas *Paupaul*, nous n'avons pas toujours le ruisseau de la Montagne, la truite du Rhône et quelques poignées de main de certains amis. Enfin nous avons cependant l'espoir, et puis les beaux jours qui raniment pour les heures de l'avenir ce cœur qui vit de doux souvenirs...

Fig. 9. Pradier par J.-M.-B. Fouque (Salon de 1848). Coll. famille Pradier. La Ville de Genève en possède une réplique commandée à Fouque par Paul Marin en 1877.

Cher ami, le plaisir que vous nous promettiez, de venir visiter vos amis et tintamarder avec eux près des rives de notre Seine, y était aussi pour quelque chose [2]. Venez donc voir notre belle verdure, notre exposition, même notre président, qui tient dans sa main le secret de la tranquillité du monde qui l'accepte et s'en réjouit, ainsi que les cordonniers qui sourient au macadam qui, en commençant, coupe [?] nos bottes. Mais cependant plus tard le grès dégommé fera changer l'expression, heureuse pour le moment, du *niaf* stupé*fissic* [3]. J'ai vu ce bon Lugardon [4] qui jurait après ce silex déchirant le long du Quai. Avec du temps le coton le remplacera, et tant d'autres agréments confortables: les repausoirs [sic] de velours (le Pont-Neuf, qui est vraiment neuf, a les siens [5]) et d'autres lieux d'aisance!!!

Adieu donc, cher ami. Toute la maisonnée et l'atelier vous serre la main.

Votre tout affectionné

J. Pradier

2 avril 1852 [6].

Autogr.: BPU, ms. var. 18/6.

[1] Date ajoutée à l'encre rouge (cf. note 6 ci-après).

[2] Les mots «et tintamarder... rives de notre Seine» sont intercalés entre deux lignes. – Paul sera à Paris en juin et assistera à la mort de Pradier (voir ci-après sa lettre au petit-fils du sculpteur).

[3] Que veut dire Pradier, et que signifie ce dernier mot? Un *gniaf*, ou *gnaf*, du lyonnais *gnafre*, est un mauvais cordonnier. Cf. Flaubert: «Nous sommes livrés à l'anarchie des gnaffs» (cité par le *Grand Larousse*). Le macadam était une innovation récente à Paris et ses inconvénients faisaient l'objet de dessins humoristiques dans les journaux illustrés de l'époque (cf. CHARLES SIMOND, *La vie parisienne*, Paris, 1900, t. II, pp. 382-383).

[4] Lugardon père, probablement (cf. la note 5 de la lettre 13 à Paul Marin).

[5] Le Pont-Neuf venait d'être restauré (voir *L'Illustration* du 24 novembre 1849). Pradier fait peut-être allusion aux guérites élevées le long des trottoirs du pont, au-dessus de chaque pile (voir, par exemple, la gravure de D. Martial Potemont représentant «Le Pont-Neuf et la Cité en 1851»).

[6] Cette date semble être de la même main que celle ajoutée en tête de la lettre.

LETTRE DE PAUL MARIN A FRANCIS PRADIER

[Genève, 12 janvier 1897.]

Cher Monsieur,

Pour répondre aux renseignements que vous me demandez sur la mort de votre illustre grand-père, voici ceux que ma mémoire me fournit.

En juin 1852, je me trouvais en vacances à Paris. J'avais loué une assez belle chambre au rez-de-chaussée dans un hôtel meublé de la rue des Beaux-Arts [1]. Cette chambre donnait sur un petit jardinet que je meublai d'un jeu de tonneau [2]. A ce modeste jeu votre grand-père, Melle Adeline, Thérèse venaient parfois s'amuser avec Madame Noémie Constant à laquelle Pradier donnait dans son atelier des leçons de sculpture. Cette dame, femme auteur, publia quelques romans sous le pseudonyme de Claude Vignon, épousa plus tard Mr Rouvier, le ministre [3].

Le 4 juin Pradier passa chez moi pour me dire de me trouver le soir chez lui vers les six heures. N'étant rentré qu'à dix heures, je n'en pus rien faire et allai tout tranquillement le lendemain déjeuner au Palais-Royal. Cela fait et en traversant le jardin, je rencontrai Guillaume [4] qui me dit: «Eh bien, vous venez avec nous à Bougival, Pradier compte sur vous et le rendez-vous est à midi à l'atelier [5]».

C'était la première nouvelle. J'allai me dégager d'une invitation que j'avais acceptée, et à midi je me trouvai à l'atelier.

Nous le quittâmes, Pradier, Mlle Adeline, Thérèse, Guillaume et moi, pour aller nous installer gare S[ain]t-Lazare dans un wagon-salon qu'un Monsieur de... dont j'ai oublié le nom avait retenu.

En route j'appris que nous devions déjeuner à Bougival chez un Monsieur de Fourcade, rédacteur du *Bulletin de la Revue des Deux Mondes* [6].

Je ne pus m'empêcher d'en faire l'observation à Guillaume en lui disant que si je l'avais su je ne serais par venu; que j'étais très volontiers d'une partie où chacun payait son écot, mais que je ne consentais pas à m'imposer à une personne que je ne connaissais pas. Guillaume m'assura qu'en partant il n'en savait rien non plus.

Nous descendîmes à Rueil, et à pied fort joyeusement nous gagnâmes Bougival et la villa qu'occupait M. de Fourcade. Il était à peu près une heure et demie. Nous entrons dans le jardin et en nous approchant de la maison le maître de céans, qui était en train de se raser, mit le nez à la fenêtre pour nous dire que le déjeuner aurait lieu à trois heures.

Nous avions donc une heure et demie à dépenser. J'émis l'idée, qui fut acceptée, d'aller voir la machine de Marly [7], et nous nous dirigeâmes vers le quai, Madame Constant, Thérèse, Guillaume et moi. Pradier et Melle Adeline étaient restés en arrière dans la propriété. Ne les voyant pas revenir et après les avoir attendus un moment, nous conjecturâmes que Pradier aurait pu craindre la fatigue et nous partîmes sans plus nous inquiéter.

A trois heures nous étions de retour. Entrant le premier dans le jardin de Fourcade avec Thérèse que je tenais par la main, je fus abordé par un Monsieur Lireux [8] à l'aspect étrange et la figure bouleversée qui, s'approchant de mon oreille, articula ces mots: «Pradier se meurt, éloigner la petite fille».

Jugez de mon émotion! Je confiai Thérèse à Mme Constant et j'entrai dans la maison.

Pradier était étendu sur le lit, sans connaissance, et un médecin que l'on avait trouvé sur les bords de la Seine pêchant à la ligne le quittait en disant: «Oh! c'est fini, bien fini!!»

Je fis chercher une voiture et je ramenai quai Voltaire Melle Adeline, qui savait tout, et Thérèse, qui ne se doutait de rien.

Une fois à Paris je prévins quelques amis intimes de Pradier de sa situation et je regagnai Bougival à minuit. Pradier avait rendu le dernier soupir à onze heures [9]!

Or, voici ce qui s'était passé en notre courte absence.

En nous voyant partir pour Marly, Pradier s'était rapproché de la maison accompagné par Melle Adeline lorsque, tout à coup, il se sentit pris d'un grand malaise et d'une soif dévorante. Vite Melle Adeline le quitte pour aller chercher un verre d'eau à la maison. En revenant

elle le trouve étendu à terre sans connaissance; appelant du secours on le transporta sur le lit où nous le trouvâmes étendu.

Nous le veillâmes, Guillaume et moi, puis quatre jours après, si je ne me trompe, nous eûmes la grande douleur d'accompagner son cercueil au Père-Lachaise au milieu d'un cortège important [10].

J'ai entendu attribuer la cause de sa mort à un accès de goutte remontée.

Tels sont les renseignements exacts et précis que je puis vous donner, avec l'assurance de mon amitié [11].

PAUL MARIN

Genève, 12 janvier 1897.

[Adresse:]
Monsieur Francis Pradier
55 rue du Cherche-Midi
Paris

[Poste:]
Genève,
12 janvier 1897
[Poste arrivée:]
Paris, –?– janvier 1897

Autogr.: arch. famille Pradier (avec enveloppe).

[1] De 1830 jusqu'à son mariage en 1833, Pradier habitait dans cette même rue, au n° 4 bis (l'actuel Hôtel de Nice et des Beaux-Arts).

[2] Jeu consistant à lancer des palets de métal dans des trous affectés de chiffres pratiqués dans un tonneau ou dans un coffre.

[3] Noémi Cadiot (1832-1888) épousa en premières noces, en 1848, l'ex-abbé Constant (Épiphas Levi) et en secondes noces le député des Bouches-du-Rhône Maurice Rouvier (1842-1911), qui fut président du Conseil en 1887 et en 1905 et plusieurs fois ministre des Finances. Elle exposa ses sculptures au Salon à partir de 1852. Pradier fit d'elle une statuette qui appartient aujourd'hui à ses descendants.

[4] Jean-Baptiste-Claude-*Eugène* Guillaume (Montbard 1822-Rome 1905), sculpteur. Pradier le considérait comme le plus remarquable de ses élèves (*CJP*, 8 octobre 1878). Admis à l'Ecole des beaux-arts de Paris en 1841, il accompagna son maître à Rome à la fin de cette même année et remporta le premier Prix de Rome en 1845. Il fut membre de l'Académie des beaux-arts (1862), professeur à l'École des beaux-arts (1863), directeur de cette école (1864), directeur de l'administration des beaux-arts (1878), professeur d'esthétique au Collège de France (1882), directeur de l'Académie de France à Rome (1891) et membre de l'Académie française (1898).

[5] Cette excursion eut lieu non le 5 juin mais le 4 (voir la note 9 ci-après).

[6] Eugène Forcade (et non *Fourcade*), né en 1820, mort en 1869, publiciste, politique et financier, fut longtemps collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*.

[7] Machine hydraulique construite entre 1681 et 1684 par l'ingénieur Deville pour alimenter les bassins du parc de Marly.

[8] Louis-François-Auguste Lireux (Rouen, vers 1814-Bougival 1870), directeur de l'Odéon de 1842 à 1845, rédacteur du *Charivari*, du *Constitutionnel*, etc., fondateur de *La Patrie* en 1841, auteur avec Cham de l'*Assemblée nationale comique* en 1848, directeur de la *Semaine financière* et du *Journal des chemins de fer*.

[9] Le 4 juin 1852, à dix heures et demi du soir, au 150, rue de Mesmes à Rueil, selon l'acte de décès dressé le 5 juin à la mairie de Rueil et signé par le maire de la ville, Adrien Cramail, par François Raffy, jardinier à Rueil, et par Eugène Guillaume.

[10] Des discours furent prononcés par Raoul-Rochette, secrétaire perpétuel de l'Académie des beaux-arts, Dumont, membre de l'Institut, Méry, Etex et le pasteur Coquerel. «Les parapluies tendus et le bruit de la pluie frappant violemment sur les pierres des tombes environnantes ont empêché d'entendre aucune des paroles de ces discours» (article nécrologique sans indication de source, arch. famille Pradier).

[11] Charles Crauk, élève de Pradier, donne une autre version des derniers moments de son maître: «[...] on avait obtenu, sans le connaître personnellement, par l'un de ses élèves, l'honneur de sa présence. Avant d'entrer, Pradier veut faire une promenade, la fraîcheur transparente de ce beau paysage l'attire... Tout à coup, il tombe frappé par une attaque d'apoplexie; ses élèves le transportent mourant chez son hôte; mais le cynique personnage refuse de le recevoir, il ne veut pas d'un agonisant dans sa maison... il attend des convives. On obtient, à grand-peine, qu'il laisse étendre Pradier dans une pièce basse, à l'écart. Le médecin est appelé. Le soir, c'est l'agonie sans connaissance; une enfant, des amis en larmes, tandis que s'achève, à quelques pas de là, un dîner joyeux, dont le bruit parvint jusqu'à la chambre funèbre. Les élèves de Pradier n'ont pas oublié le nom de cet homme. – Le matin, la mort était venue, et le triste cortège reprenait le chemin de Paris». ([CHARLES CRAUK], *Soixante ans dans les ateliers des artistes. Dubosc, modèle*, Paris, s.d., pp. 170-171). Cf. *Le Journal d'Adèle Hugo*, édition Frances Guille, Paris, 1968, I, p. 201 (15 juin 1852): «Pradier est mort d'une attaque d'apoplexie foudroyante. M. Forcade et Lireux ont bu du vin de champagne pour accompagner le râle du mourant».

LA FAMILLE MARIN DANS LE JOURNAL INTIME DE JOHN PRADIER

1873 à 1882

1873

22 octobre. – [...] Visite de mon ami Paul Marin de Genève à mon bureau [1]. [...]

23 octobre. – [...] A 5 heures, chez mon ami Paul Marin, hôtel Byron, rue Laffitte, chambre n° 38 au fond de la cour, escalier à droite, la même chambre qu'il occupait à son dernier voyage et qui, par hasard, s'est trouvée *seule* libre lors de son arrivée. Le bon Paul m'attendait après être rentré depuis 2 heures de l'après-midi et avoir lu et écrit. Nous causons un moment dans son petit salon attenant à sa chambre. Nous parlons de Fouque, de son fils Emile, d'Alophe [2], puis nous allons dîner au restaurant Européen rue Lepelletier. Bon petit dîner fin: chablis, bourgogne, soupe, pâté d'Italie, beurre et saucisson d'Arles avec des huîtres préalablement; merlan au gratin, civet de lièvre, haricots à la maître d'hôtel, glace vanille, poires; ensuite le café au Grand Café de Paris où Lequesne notre ami, le sculpteur [3], est introuvable. Nous espérions le trouver devant un échiquier, car il est grand amateur du jeu d'échecs et vient assez souvent faire ici sa partie. Enfin nous partons et Paul me reconduit jusqu'au rond-point des Champs-Elysées, en fumant un pur havane. Nous causons de la famille David [4]. – Mais j'ai hâte de rentrer à la maison pour embrasser mes chers petits dans leur lit. Leur maman est encore levée et m'attend. Il est dix heures. [...]

29 octobre. – [...] Je passe de là chez mon ami Paul Marin que je ne trouve pas – il est à Versailles. [...]

1er novembre. – [...] Ce soir, second dîner de Paul Marin à la maison. Il repart demain à Genève par le train de 8 heures. Soupe julienne, veau, chicorée, salade romaine, saucisson de bologne, beurre frais, fromage de brie, poires, confitures de coing, gâteaux.

1875

6 janvier. – [...] Hier, mardi, en revenant de chez M. Aubry avec Méribel [5], rencontre au boulevard de M. Coulomb, qui nous accompagne un bout de chemin. M. Coulomb, cousin et ami de Paul Marin de Genève et par conséquent également notre ami [6]. [...]

6 juin. – [...] Visite de Paul Marin de Genève le matin vers 10 heures. Il embrasse Francis et Jules [7]. Rien de bien nouveau à Genève. Nous causons de la mère de Paul, morte à Vichy l'an dernier [8], cette brave et digne maman Marin qui aimait tant mes enfants, et qui m'a moi-même tant gâté étant jeune. – Le général Dufour serait indisposé, en ce moment, assez sérieusement [9]; Marc Debris, du *Journal de Genève*, mon ancien ami, a été malade d'une fièvre nerveuse. Mrs Marc Monnier, Wartmann vont toujours bien, de même que Loppé le peintre. [...]

8 juin. – [...] Visite de Paul Marin à mon bureau vers 3 h ¼; il m'apporte une photographie de sa mère [10] et viendra nous voir ce soir. – Après dîner, j'emmène les enfants faire un tour, nous allons au-devant de Paul mais nous le manquons. [...] Nous rentrons à la maison, Paul est là. Causerie au salon, verre de bière, cigares, cigarettes et je reconduis Paul jusqu'au rond-point. [...]

20 juin. – Paul Marin, notre ami de Genève, vient déjeuner à la maison par une lettre qu'il m'avait adressée la veille pous s'inviter. Vers 11 heures nous allons au-devant de lui, Francis, Jules et moi, et nous le trouvons aux tramways qui partant de l'Etoile mènent à la Villette. Paul était venu à pied de son hôtel Byron, rue Laffitte, et il était en contemplation devant les magnifiques tramways. – Avant, Francis et moi, nous l'avions aperçu de loin arrivant avec son parapluie.

Nous rentrons à la maison, où nous nous mettons à table vers midi. – Excellent déjeuner, beurre et radis, veau excellent, pommes nouvelles risolées, salade de chicorée, fraises, cerises, gruyère, biscuits et excellent vin, excellent café. – Les enfants très sages à table pendant tout le temps du repas. – Paul devait partir le soir et retourner à Genève par le train de 8 heures. – Vers 2 heures il nous quitte et Lina et moi, nous emmenons les enfants prendre un peu d'air à l'entrée de l'avenue de l'Impératrice. [...]

Fig. 10. Mme Joseph Marin (1795-1874). Photographie arch. famille Pradier, Paris. Mention manuscrite au dos: «Mme Marin, Genève, 1867». L'estampille du photographe figure également au dos: «F. Poncy, rue du Rhône 29, Maison des Bains Marin, Genève».

Fig. 11. Joseph Marin (1795-1869) dans son âge mûr. Photographie arch. famille Pradier, Paris.

7 juillet. – Après le déjeuner, vers onze heures ½, je prends le tramway et vais voir ma mère à la maison de santé [11]. [...] Maman me parle de Paul Marin et me demande s'il est marié, si je le vois toujours. [...]

27 septembre. – [...] Maman me demanda si je n'avais pas à la maison sa bonbonnière en écaille incrustée offerte il y a longtemps par notre ami P[aul] Marin. [...]

10 décembre. – Visite du docteur Marin à mon bureau! – Quelle surprise! – C'est notre cher docteur qui le premier a tenu Francis et Jules par les oreilles lorsque les chers petits sont venus au monde [12]! –

1876

24 mai. – [...] En revenant, après être allé chez Combes, Lina m'apprend que Paul Marin est venu ‹qu'il est par conséquent à Paris›; il m'a attendu jusque vers 5 heures ½. Le lendemain il vient dîner.

25 mai. – [...] Paul dîne à la maison ainsi que je l'ai dit. Charles [13] est là et les enfants sont d'une sagesse exemplaire. – Je reconduis Paul jusqu'au rond-point.

30 mai. – [...] de là au bureau, où quelques instants après arrive Paul Marin avec son ami Lesage, secrétaire du Ministre des Finances Léon Say à Versailles. Paul venait m'inviter à dîner pour ce

soir en compagnie de M. Lesage [...]. En attendant, rendez-vous à 6 heures ½ au Café Riche. – Nous dînons sur le balcon au Divan Européen, rue Lepelletier, au coin du Boulevard au 1er. [...] J'avais déjà dîné là avec Paul. [...]

1er juin. – [...] Je pars vers 9 heures, étant invité à déjeuner par mon ami Paul Marin. Je vais à pied le prendre à l'hôtel Byron, rue Laffitte, chambre nº 15, au 4e, sur la rue.

Délicieux et charmant déjeuner au même balcon que l'autre jour, restaurant Européen, au coin de la rue Lepelletier et du Boulevard.

3 juin. – [...] Télégramme de Paul Marin à mon bureau. Ce cher ami me fait savoir qu'il viendra dîner ce soir directement à la maison au lieu de venir me prendre au bureau comme nous en étions convenus l'autre jour, après le déjeuner au Boulevard des Italiens, nº 14, Divan Européen. [...] Gai dîner où il est fortement question de ‹ mon › l'exploitation des œuvres de mon père, des saisies nécessitées, etc. [14]. Charles arrive comme nous étions à table et nous reconduisons Paul, ensemble, jusqu'à l'avenue de l'Elysée.

19 juin. – [...] A midi, je vais voir Maman. [...] Nous parlons de Paul Marin, de Melle Dameron, d'Auber, etc. [...]

25 juin.– [...] Cette statue est en plâtre et grandeur nature. Elle a été fondue, petit modèle, par les Thiébaut, fondeurs, rue du F[aubour]g S[ain]t-Denis. Les Thiébaut sont des amis de Paul Marin [15]. [...]

28 septembre. – [...] Je montre à Goddé [16] le beau dessin que Paul Marin m'a donné lors de son dernier voyage, trois portraits au crayon par mon père: son frère aîné Simon, sa mère et lui [17].

1877

23 janvier. – [...] [Jules] est venu m'apporter dans la chambre (10 h 25 m) une carte postale de notre pauvre ami Paul Marin, nous annonçant la mort de son frère, le docteur, lequel docteur a été celui de Francis et de Jules, *au premier sourire à la vie*! – Notre bien regretté docteur est mort dimanche matin. Il sera très pleuré à Genève, où il était très populaire et très aimé. J'avais reçu sa visite, il y a quelques mois, au Ministère, 3, rue de Valois [18]. [...]

11 mars. – [...] Nous parlons de Genève, de Mme Marin la mère; de la chambre où Papa et Maman ont logé chez elle et où Lina et moi avons aussi habité de même [19]. Maman me cause de la mère de mon père. [...] Maman me dit qu'elle était très supérieure et qu'elle était, en tout, comme Mme Marin, laquelle s'est toujours montrée pour nous si bonne, si affectueuse, si dévouée. [...]

7 mai. – Visite de mon vieil ami Marius Fouque, artiste, peintre de genre et de portraits, auteur du portrait de mon père [20]. Fouque vient me voir, à mon bureau, 3, rue de Valois, vers 2 heures. Il me fait part du désir de notre ami commun, Paul Marin, d'offrir en cadeau au Musée Rath (musée de la Ville de Genève) une copie du susdit portrait de mon père fait par le susdit Fouque. – Celui-ci viendra donc demain matin à la maison chercher son premier chef-d'œuvre [21]. [...]

7 août. – [...] Encore un décès à inscrire; j'ai reçu ce matin, de Genève, un faire-part de la mort du jeune Jules Marin, le propre fils du docteur et le neveu de Paul. – Il est mort, à 22 ans, à la campagne «La Rosière», aux Eaux-Vives, à Genève. J'ai écrit à Paul, à mon bureau, et ai mis la lettre à la poste, en allant chez Combes. Sa pauvre mère et son pauvre oncle doivent être dans la désolation et nous nous associons bien sympathiquement à tout ce que leur douleur peut avoir de navrant. – C'est Lina qui m'a remis cette triste lettre, le matin, vers 9 heures, ou plutôt vers 8 heures.

3 novembre. – [...] Je dois noter qu'avant le déjeuner, B[onne] M[aman] [22] m'a remis sur l'orgue, au salon, une lettre de Paul Marin. J'étais en train de peindre. C'était la première lettre depuis la mort de son neveu. Il m'annonce que le fils Gœtz me rapportera de Genève la médaille d'or donnée à mon père par Louis XVIII et que le docteur Francis Marin possédait; avant de mourir, il avait prié Paul de me la donner [23].

5 novembre. – [...] Je retourne chez le jeune Monsieur Gœtz que je n'ai pas trouvé hier. Je suis plus heureux cette fois et il me remet la médaille en question, souvenir de mon père et de notre ami le docteur Francis Marin de Genève.

Nous causons de Genève. M. Gœtz me donne des nouvelles de Marc Debris, me parle de la nouvelle installation de la Société Littéraire à l'ancien beau café de la Corraterie. – Le théâtre neuf est loin d'être fini. – Nous avons surtout parlé de Paul Marin, notre ami commun; il est très occupé à la rebâtisse [*sic*] de sa maison, rue du Rhône, et cela fait diversion à ses nombreux regrets. Coup sur coup, notre pauvre ami a perdu, en effet, sa mère, son frère et son neveu. [...]

1878

28 mai. – A 2 heures a lieu, dans le cabinet du Directeur des Beaux-Arts, l'installation de M. Guillaume comme Directeur des Beaux-Arts [24]. [...] J'ai de suite écrit à Paul Marin pour lui conter l'installation en question. Cela devait intéresser également cet ancien ami, commensal également du quai Voltaire [25], ami qui tant de fois aussi s'est approché du foyer de famille. J'étais en train d'écrire à Paul quand Guillaume a fait appeler tout le personnel; j'ai donc repris ma lettre ensuite, laquelle lettre j'ai montrée à Lina le soir; [...]

4 décembre. – [...] Vers 2 heures visite inattendue de mon vieil ami Marius Fouque, le peintre, auteur du portrait à l'huile de mon père. Il m'apprend le prochain mariage de Paul M..., de Genève, avec sa belle-sœur [26]. [...]

10 décembre. – Ecrit à Paul Marin, pour le féliciter à propos de son prochain mariage avec sa belle-sœur.

16 décembre. – [...] Ruminé la pièce de vers ci-jointe, pour le mariage de Paul Marin et rentré dîner. [...]

17 décembre. – [...] En arrivant je revois la petite pièce de poésie que je veux envoyer à Genève, aujourd'hui, pour fêter le mariage de nos amis Marin. Paul épouse sa belle-sœur, Madame Francis Marin; demain, à la Municipalité; après-demain, à l'église. Voici ces vers tels que je les ai envoyés:

Avis au plus disert;
C'est à lire au dessert,
A l'heure où l'indulgence
Exerce sa clémence.

En ce moment joyeux,
Amis, songez à ceux
Dont l'amitié s'apprête
A fêter votre fête!
Ayez un mot pour eux,
Qu'un souvenir heureux
Laisse ainsi le sourire
S'ajouter à leur lyre
Et, si leur chant lointain
Paraît moins incertain,
Que la fête passée
Leur garde une pensée!
. . . . . .
. . . .[*sic*]
En attendant, amis,
Sitôt ces vœux transmis,
Versez-vous le champagne,
Un hourra l'accompagne.

– 17 décembre 1878

J'ai envoyé ces vers sous enveloppe: le tout écrit en lettres ROMAINES, et pour que l'ami Paul sût encore moins de la part de qui ils étaient adressés, je les ai fait partir par la grande poste, rue Jean-Jacques Rousseau.

24 décembre 1878. – [...] Lina, dans le salon, au moment de la fête, avant le dîner, me remit aussi une carte postale arrivée tantôt, en me disant: Et Monsieur Pradier, voici qui vous fera plaisir! – C'était quelques lignes de Paul Marin ainsi conçues:

> Marseille, 23 décembre au soir. Avec nos vœux pour la nouvelle année nous adressons une caisse de mandarines à l'auteur des jolis vers que nous avons reçus le 19. Mille et mille amitiés de ma femme et de moi à toute la famille. Nous partirons demain pour Cannes, nous avons la pluie aujourd'hui. Hier nous avions le soleil. Bien à vous.
>
> P. M.

Ainsi Paul a donc deviné que c'était moi qui avait envoyé la pièce de vers mentionnée plus haut (voir mardi 17). Eh bien! Il a été malin, par exemple!!! [...]

26 décembre 1878. – [...] J'apprends aussi l'arrivée de la fameuse caisse de mandarines annoncée mardi par Paul Marin. [...] Avec Carlo, je m'amuse à ouvrir la caisse qui en contient juste cent! Voilà de quoi régaler largement toute la petite famille. [...] Ces mandarines étaient un produit direct de *Blidah*, dont le nom figurait sur la boîte.

1879

11 juin. – [...] Paul Marin est venu tantôt avec sa femme. B[onne] M[aman] les a reçus. Ils étaient à Paris depuis quelques jours. [...]

12 juin. – [...] Je suis passé à l'Hôtel Suisse, rue Lafayette, porter à Paul Marin une petite peinture de Daubigny qu'il m'avait prié de faire signer par ce maître, ce que je n'avais pas pu faire. Cette étude de bois, fort jolie, appartenait à Paul; je la laissai à l'hôtel, en joignant un mot. [...]

14 juin. – [...] Courses, ce matin; passé à l'Hôtel Suisse; laissé un mot poli et amical de Lina aux Marin. [...] Vers 2 heures, Paul Marin et sa femme viennent me voir un instant et m'invitent à dîner pour lundi, en m'offrant d'aller ensuite soit à l'Exposition soit à l'hippodrome. Je pense leur être plus agréable en optant pour le Salon, où je puis, sans trop me flatter, leur être de quelque utilité durant cette soirée de séjour. – Je ne leur ai pas dit mais j'espère de tout mon cœur qu'ils auront deviné ce très humble motif [27]. [...]

16 juin. – [...] Eté rue Lafayette, à l'Hôtel Suisse, porter un mot aux Marin, pour leur faire savoir que je ne viendrai pas dîner ce soir. [...]

17 juin. – [...] Paul Marin vient me voir au bureau, vers 2 heures. Nous causâmes assez longtemps de son voyage en Italie. A Florence, il avait connu le marquis de Seyssel de Sommariva, également marquis d'Aix. Probablement celui que j'ai connu, moi-même, avenue d'Antin à Paris [28] et auquel j'avais donné une sépia de moi représentant une ville, ou plutôt un coin de ville. Paul est allé à Florence, Rome et Naples.

21 juin. – [...] Dîner avec Paul Marin et sa femme à l'Hôtel Suisse, rue Lafayette. Un autre invité, jeune chimiste nommé Richard, de Milan, parent de Madame. – Eté prendre café, tous ensemble, au café Riche. – Paul m'a appris la mort du brave Mr Constantin de Genève et celle de la pauvre Madame Pâquet-Fazy, notre vieille amie de mon père [29]. Je rentre à 11 heures. [...]

24 juin. – [...] Après le bureau je porte mes dessins à Paul Marin, pour le prier d'en choisir un, s'il en trouve un de son goût. Joint une lettre explicative à ce sujet. De l'Hôtel Suisse, rue Lafayette, je rentre dîner.

28 juin. – [...] Paul Marin est venu me voir vers 1 heure; il viendra lundi soir, à 8 heures, nous rendre visite à la maison avec sa femme; il m'a remercié des dessins et choisira le plus petit. [...]

30 juin. – [...] Ce soir, les Marin viennent nous voir. [...] Nos amis partent demain matin pour Blois.

15 juillet. – [...] A 1 h moins 20m, Pessaro, l'un des garçons de mon bureau (l'autre se nommait Dufour) m'apporte une bonne lettre qui me fait bien plaisir. Elle était de M. Lesage, bibliothécaire au Ministère de la Guerre, grand ami de M. Monjean, directeur du collège Chaptal, et de mon ami même, M. Paul Marin, de Genève. Cette lettre m'annonçait que Francis avait définitivement sa bourse au dit collège. [...]

30 juillet. – [...] Vers 1 heures ½, j'ai reçu la bonne visite de Paul Marin, de retour de Lorient où, avec sa femme, il était allé voir Fouque, après être passé par Blois, Tours, Azay-le-Rideau, Nantes, Auray, Saint-Malo (et Rennes au retour). [...]

1er août. – [...] En revenant, j'ai laissé un mot à Paul Marin, Hôtel du Libre, rue du Helder. [...]

2 août. – [...] De là un mot également à Paul Marin, pour lui dire que je viendrai dîner lundi. [...]

4 août. – [...] Arrivé Hôtel du Libre où je trouve mes amis et où nous dînons. M. Lesage nous quitte à la fin du dîner vers 7 h ½. [...] Paul, sa femme et moi, nous allons ensuite nous asseoir aux Champs-Elysées sur des chaises. Je les quitte à 9 h ½ et rentre directement. Je leur ai promis de venir les revoir demain matin de bonne heure et

Fig. 12. Lina Pradier, née Ackermann (1847-1930), par son mari John Pradier. Arch. famille Pradier, Paris.

de déjeuner avec eux. Paul tenait à me montrer une espèce de chinoiserie qu'il avait achetée pour mettre à Genève sur la cheminée de son salon. C'était deux espèces de lions flamboyants avec socle en bois noir, se faisant pendants.

5 août. – [...] Au café de la Paix, sur le boulevard, à côté de l'Opéra. Les Marin m'ont fait mille amitiés; ils étaient heureux que je pusse venir. Nous avons beaucoup causé à déjeuner de mon père. Paul me disait qu'il avait été fort malade, vers 46 ou 48; que trois amis venaient principalement le voir très assidûment: lui, Paul, cela va sans dire; puis M. Guillaume (Guillaume le riche, le parrain de Thérèse) et Eugène Guillaume, le statuaire [30]. Mais Papa disait à Paul que la présence de son élève ne l'égayait pas beaucoup; qu'il le priait de venir, lui, le voir plus souvent; que Guillaume avait l'air d'un catafalque. – Je me rappelle, en effet, de cette maladie de Papa. [...] Je me souviens aussi, dans cette circonstance, des plaintes de mon père malade. Mais comme il y a longtemps de tout cela. – Réflexion faite ce matin au café de la Paix à propos de notre cher quai Voltaire, avec l'ami Paul. Je le quittai assez ému moi-même, mon bon Paul, et sa femme, son excellente femme me dit en partant, qu'il ne se passait pas de jour que notre nom ne fût prononcé, combien... elle admirait... notre conduite, à Lina et à moi, et combien elle désirait notre visite à Genève où une bonne chambre était à notre disposition, pour nous, de même que pour nos trois enfants. [...]

A propos de grand-père, je note aussi que Paul l'avait vu mort; je lui en parlai et il me dit qu'il était très beau d'expression, qu'il avait une très belle tête. Paul ignorait ou ne se souvenait plus que notre mouleur, Salvator Marchi, avait moulé la tête de mon pauvre père, après sa mort; moi-même, j'ai vu, il y a 3 ou 4 ans, le moule chez les Marchi, au passage Choiseul. Salvator vivait encore et c'est lui-même qui me l'avait montré. [...] Nos amis Marin retourneront aujourd'hui à Genève par le train du soir; ils seront rentrés, chez eux, demain vers 10 heures, pour déjeuner.

24 août. – J'écris deux lettres, l'une à mon ami Paul Marin à Genève, l'autre à M. Lequesne, statuaire, à Trouville en ce moment, 25, rue de la Mer.

1880

5 mai. – Été au bureau. Vers 3 h ½, j'ai reçu la visite du jeune Emile Fouque qui est venu m'apprendre la mort de son père, décédé à Lorient il y a une quinzaine de jours. [...] C'est lui qui avait fait le joli petit portrait en pied que nous avons de mon père. C'était aussi un grand ami de la famille Marin, de Genève.

7 septembre. – [...] Le matin, vers 9 h, j'ai reçu une lettre chargée contenant cinq cents francs. Mr Paul Marin, pour ne pas dire Monsieur en toutes lettres, mon bon et cher Paul pour mieux dire encore, m'envoyait cet argent comme pièce d'acquisition de mon premier tableau reçu à l'Exposition, le *Café More à Alger* [31]; tableau dont le *Journal de Genève* avait, à ce qu'il paraît, dit du bien et qui prenait ainsi le chemin de la

ville même. J'étais en train de peindre dans mon atelier quand Francis est venu me dire que le facteur me demandait pour signer la feuille d'envoi.

5 novembre. – [...] Bonne visite à mon bureau, vers midi ½, de mon ami Paul Marin et de sa femme, arrivés de Genève, d'hier soir seulement. Je suis heureux de les revoir et nous causons assez longuement. Ils projettent de retourner à Alger, en janvier. Dans tous les cas, ils sont ici pour un mois et c'est tant mieux.

8 novembre. – [...] Visite de Paul Marin, à mon bureau; il viendra déjeuner dimanche, à la maison, avec sa femme. [...]

15 novembre. – [...] Été chez Paul, avenue de l'Opéra, Hôtel des Deux-Mondes. Je l'ai trouvé. Comme on lui portait un mot de moi, il descendait l'escalier.

19 novembre. – Paul Marin vient de nouveau, avec sa femme, me dire un petit boujour à mon bureau, vers midi ½. Le soir, ils sont également venus, à la maison, faire leurs adieux à Lina. [...] Ils repartiront mercredi ou jeudi, allant demain et dimanche, peut-être aussi lundi, à Versailles, chez M. Lesage.

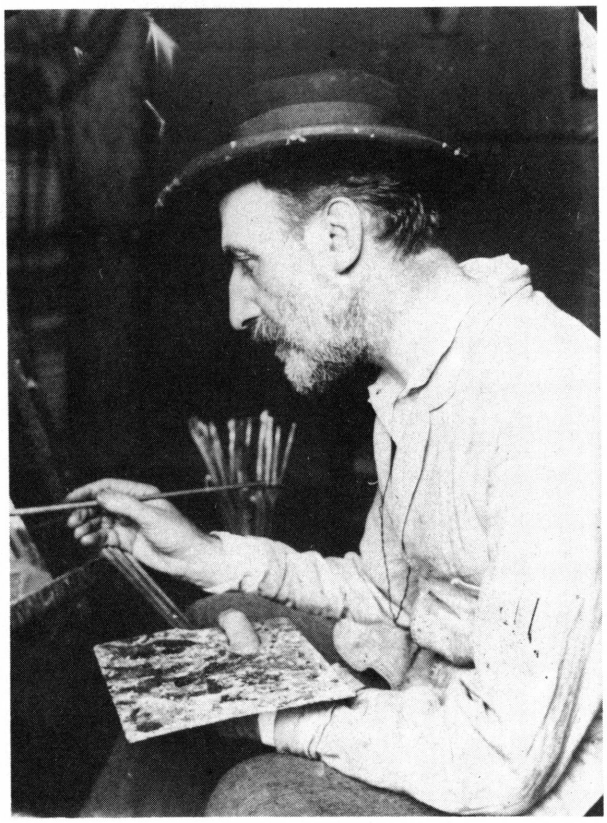


Fig. 13. John Pradier (1836-1912), vers 1880 (?). Photographie arch. famille Pradier, Paris.

1881

18 octobre. – J'ai appris, au bureau, par le journal le *Triboulet*, la mort à Genève de M. de Ribeaupierre, ancien artiste du Théâtre-Français. Il avait 86 ans et logeait chez nos amis Marin. C'était un fort aimable homme. Je l'avais beaucoup connu, à Genève, où il était professeur au Conservatoire. [...] M. de Ribeaupierre jouait au Théâtre-Français sous le nom de Marius.

25 décembre. – [...] Le matin, bonne lettre de mon ami Paul Marin, apportant de belles étrennes à toute la famille; le tout, environné des tendresses les plus sincères. [...]

1882

17 mars. – [...] Nous avons causé [John et sa mère] une bonne heure ensemble et passé en revue tout le passé: mon père, les Marin, Auber, Hugo, Flaubert, Du Camp, Mr et Mme Darcel [32], etc. [...]

12 avril. – [...] L'oncle Charles a dit à Lina que nos chers amis Marin devaient venir à Paris; qu'ils devaient même partir, aujourd'hui. Je les verrai donc probablement demain ou après-demain, car ils ne tardent jamais à venir me voir. Bons et chers amis qui sont bien pour nous de vrais bons parents.

29 avril. – [...] Singulière coïncidence; ce jour même, je recevais à mon bureau la visite de Mr et Mme Paul Marin. Je ne pouvais mieux terminer cette triste journée que par la visite de tels amis [33]. Cela requinque, comme on dit, et je n'ai pu m'empêcher d'ajouter, en les quittant: «Vous me porterez bonheur!» Et cela sera, j'en suis certain.

[1] Au ministère des Beaux-Arts, 3, rue de Valois, où John avait obtenu un poste à son retour de Genève en 1871.

[2] Sur Pourrat Alophe et sur Fouque, voir les notes 3 et 4 de la lettre 2 à Paul Marin.

[3] Eugène-Louis Lequesne (Paris 1815-1887), élève de Pradier, premier Prix de Rome en 1844. Dans son testament Pradier le nomma tuteur de ses enfants. On lui doit le buste de Pradier au Père-Lachaise. Le Musée d'art et d'histoire possède un buste colossal de Pradier, en bronze, signé conjointement par lui et par Pradier (inv. 1852-13). Il acheva plusieurs œuvres ébauchées par son maître et fut appelé à retoucher les douze *Victoires* du Tombeau de Napoléon (arrêté ministériel du 10 décembre 1852, AN, F^{21}734). John précise ailleurs qu'il occupait l'ancien atelier de son père au Palais de l'Institut (*CJP*, 13 octobre 1874).

[4] Thérèse Pradier avait épousé, en 1859, Jules-Théophile David, avoué et futur propriétaire du *Grand Journal*. Les David ont habité à Brighton et à Bruxelles avant de s'établir définitivement à Paris en 1877.

[5] Rubin de Méribel, ami de John employé aux Manufactures nationales, mort en 1879.

[6] Georges Coulomb, oculariste. Au moment du décès de Paul Marin en 1898 il demeurait rue Vignon 22. Paul le nomma son légataire universel.

[7] James-Louis-*Francis* Pradier (Genève 1869-Paris 1901) et Jules Pradier (Genève 1871-Paris 1886). Le troisième et dernier enfant de John et Lina, James Ludovic Carle, dit *Carlo* (Paris 1877-1936), n'était pas encore né.

[8] Julie Failletaz, dite Dunant, était née en 1795.

[9] Il mourra le 14 juillet. John et Lina l'ont beaucoup fréquenté lors de leur séjour à Genève en 1867-1871.

[10] La famille Pradier possède encore cette photographie (voir fig. 10).

[11] Louise Pradier habitait depuis août 1875 à l'Hôpital Hahnemann, 26, rue Laugier.

[12] Cf. lettre de Lina Pradier à son fils Carlo, Paris, 21 janvier 1913: «Nous passons de 1867 à 1871 quatre années à Genève. Notre cher petit Francis y est né le 11 février 1869. C'est le docteur Francis Marin qui m'accouche et me donne de bons soins».

[13] Charles Ackermann, frère de Lina.

[14] John avait récemment gagné un procès contre la Maison Susse relatif aux droits de reproduction des œuvres de son père.

[15] Il s'agit d'une statue vue par John chez le sculpteur Courtet et qui représentait un danseur de corde. La Maison Thiébaut a édité plusieurs statuettes de Pradier.

[16] Jules Goddé, peintre portraitiste et illustrateur, élève de Paul Delaroche, ami de John Pradier et de son père. Il débuta au Salon de 1845.

[17] Il s'agit sans doute du dessin, signé et daté de 1817, qui appartient au Musée Bonnat (Bayonne). Pradier s'y est représenté, ciseau à la main, devant un buste d'Homère.

[18] Voir la note 1 ci-dessus.

[19] En juin 1867, au début de leur séjour à Genève.

[20] Voir la note 4 de la lettre 2 à Paul Marin.

[21] Fouque viendra effectivement le chercher le lendemain; il le rapportera chez John le 19 mai. (*CJP*, 8 et 19 mai 1877).

[22] Mme Ackermann, la mère de Lina. Elle habitait chez John et Lina.

[23] Il s'agit sans doute de la médaille d'or décernée au sculpteur lors de ses débuts au Salon de 1819. Cf. lettre de J.-E. Chaponnière à Joseph Hornung, Paris, 17 octobre 1831: «Je ne sais qui vous a dit que j'avais vendu ma médaille; si je ne vous l'ai pas dit moi-même, c'est que je n'ai attaché à cela aucune importance, car autrement vous auriez été le premier à le savoir. [...] D'ailleurs je n'ai fait que ce que beaucoup d'autres ont fait avant moi, car Pradier s'est également passé au travers du corps la médaille qu'il avait obtenue à sa première exposition; seulement il a fait ce que je me propose de faire plus tard, il l'a remplacée par une semblable en bronze doré». (GASPARD VALLETTE, *Le sculpteur J.-E. Chaponnière d'après des lettres inédites*, dans: *Nos anciens et leurs œuvres*, n° 1, 1911, p. 32). Deux médailles remportées par Pradier au Salon, l'une en or et l'autre en argent, ont disparu chez ses descendants lors d'un cambriolage en 1938.

[24] Voir la note 4 de la lettre de Paul Marin à Francis Pradier, Genève, 12 janvier 1897.

[25] Pradier a habité au 1, quai Voltaire, de 1838 jusqu'à sa mort en 1852.

[26] Jeanne-*Joséphine*-Suzanne Souvairan (Genève 1831-1913) avait épousé en premières noces le frère de Paul, Francis, en 1854. Francis Marin était mort le 21 janvier 1877.

[27] John n'exposait rien au Salon de 1879. Deux de ses tableaux – une *Tête de Bohémienne* et la *Porte des Comptables à Alger* – avaient figuré à l'Exposition universelle de 1878 (*CJP*, 9 mai 1878).

[28] Au 33, avenue d'Antin (actuelle avenue Franklin D. Roosevelt) adresse du *Family Hôtel*. Louise Pradier avait été propriétaire et gérante de cet hôtel pendant plusieurs années, jusqu'en 1869.

[29] *Constantin*: il ne s'agit pas du peintre Abraham Constantin, mort en 1855. – Sur Madame Pâquet-Fazy, voir la note 18 de la lettre 3 à Paul Marin. John et Lina l'avaient fréquentée pendant leur séjour à Genève en 1867-1871.

[30] Sur «Guillaume le riche», voir la note 11 de la lettre 12 à Paul Marin; sur le statuaire, voir la note 4 de la lettre de Paul Marin à Francis Pradier, Genève, 12 janvier 1897.

[31] Tableau exposé à l'Exposition de 1880. Signalons à ce propos que John avait effectué une mission à Alger en 1874 pour le compte du ministère des Beaux-Arts.

[32] Alfred Darcel (1818-1893), ancien ami des familles Pradier et d'Arcet. Il fut nommé administrateur de la manufacture des Gobelins en 1871 et directeur du Musée des Thermes et de l'Hôtel de Cluny en 1885.

[33] Mis «en disponibilité» avec une pension de 2 000 francs par an, John passait sa dernière journée au bureau de la Comptabilité du ministère des Beaux-Arts. Son journal s'arrête à cette date.